THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1177



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Sirjean (Jean) à Paris
1791.

BIBLIOTECA

LES PERSANS
A PARIS.
COMÉDIE NATIONALE,

En Prose & en deux Actes.

PAR MADAME BUJAC.

Représentée pour la premiere fois sur le théâtre de la Nation, à Bordeaux, le 22 Juin 1791.





A BORDEAUX,

Chez les Freres LABOTTIERE, Imprimeurs-Libraires, place du Palais.

1791.

A MESSIEURS

DE LA SOCIÉTÉ

DES AMIS DE LA CONSTITUTION,

DE BORDEAUX.

Messieurs,

Tous ceux qui ressentent du zele, de l'amour, du respect pour la Constitution, chérissent, estiment & respectent votre Société. Il est impossible de n'y pas recueillir une portion nouvelle de civisme & d'émulation. Cette émulation se modifie selon les Sujets; les uns y apportent le tribut de leurs talens & de leurs lumieres; les autres, le tribut plus touchant encore de l'humanité & de la bienfaisance. Tous se réunissent pour présenter le plus beau, le plus attendrissant des spectacles, celui des hommes rassemblés pour défendre des loix sacrées, & s'exciter à la vertu.

Une perſonne étrangere à votre Société, mais non à vos ſéances publiques, n'a pu ſe rapprocher ſouvent de cette colonne électrique, ſans reſſentir une commotion violente. Agitée de mouvemens vagues & confus, elle ne ſongeoit point à les fixer, lorſque les lettres Perſannes lui tomberent de nouveau ſous la main ; elle crut y reconnoître des rapports de ſituations, qui, préſentés ſous différens aſpects, pouvoient ſervir au tiſſu d'un petit Ouvrage dramatique, analogue au ſcenes diverſes qui agitent actuellement la ſociété.

C'étoit gliſſer une main téméraire ; c'étoit enlever la pomme d'or du jardin des Heſpérides, pour la tranſporter dans un enclos négligé, près d'une humble chaumiere : mais ſi la témérité eſt excuſable, c'eſt lorſqu'elle a le bien pour objet.

J'entrepris donc ce petit Ouvrage, (car il eſt inutile de parler plus long temps en ſeconde perſonne) ; j'y conſacrai mes veilles, avec cette ardeur qu'inſpire le deſir de bien faire, ſoutenu par l'eſpoir d'une certaine utilité, & je me promis d'en offrir l'hommage à cette Société qui m'avoit communiqué une impulſion ſi rapide, comme un bien qui lui appartenoit plutôt qu'à moi-même.

Trop peu de connoiſſance théatrale, ne

m'a pas permis d'entrer dans les sinuosités d'une intrigue ; j'ai mis seulement en jeu les divers caracteres auxquels la Révolution donne une activité si frappante. Ce sont enfin des portraits crayonnés d'une main novice & mal affermie, mais j'ose leur attribuer quelque ressemblance, & me flatter qu'on peut y reconnoître, sans crainte de mépriser, un Mallet-du-Pan, *un* Royou, un vil Aristocrate. *Je puis croire que le profond mépris qu'ils inspirent, ainsi que le saint amour de la Patrie y sont exprimés avec quelque vérité : on a pu se tromper sur l'emploi des couleurs, mais non pas sur le choix.*

Daignez donc, Messieurs, accueillir avec indulgence & bonté cette production frivole, peu digne, sans doute, de trouver place auprès de tant d'ouvrages profonds & utiles : mais songez que l'humble violette se cache auprès du lys superbe ; que l'abeille laborieuse ne dédaigne point pour enrichir sa cellule, le parfum des fleurs champêtres, & que c'est d'un butin varié qu'elle compose le miel le plus doux.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Messieurs,

Votre très-humble & obéissante
servante B....

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
USBEK. } Perſans.	*M. Martelly.*
RHÉDI. }	*M. Granger jeune.*
LE COMMANDANT DE LA GARDE NATIONALE.	*M. Grimaldi.*
FOURMONT, bon Citoyen.	*M. Laméri.*
LA MARQUISE DE FLORIVAL.	*Mme. Huin.*
UN ABBÉ.	*M. Paulin.*
UN NOBLE d'épée.	*M. Huin.*
UN NOBLE de robe.	*M. Henry.*
FOLLICULUS, Journaliſte.	*M. Brochard.*
BONVOISIN, Cafetier.	*M. Caumont.*
MATHURIN, Payſan.	*M. Lecouvreur.*
SANSQUARTIER, Soldat.	*M. Teyſſere.*
SIMON, Cordonnier.	*M. Leroi.*
SELIM, Eſclave Perſan.	
UN LAQUAIS.	
PLUSIEURS GARÇONS CAFETIERS.	
POISSARDES.	
PEUPLE.	

La ſcene eſt à Paris, dans le jardin des Tuileries.

LES PERSANS

A PARIS,

COMÉDIE NATIONALE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une partie du jardin des Tuileries; à gauche, sur le devant, un Café avec une enseigne patriotique; un piedestal au fond du jardin.

SCENE PREMIERE.

BONVOISIN, *plusieurs Garçons rangeant des tables & des chaises.*

BONVOISIN *sortant du Café, parlant à ses Garçons.*

HÉ bien? Avez-vous bientôt fini d'aller & venir? Que faites-vous là? Rangez-moi promptement tout ça. Veillez aux rafraîchissemens.... (*Appercevant*

vant Folliculus ayant un cahier & ſon écritoire à la main). Bon ! ne voilà-t-il pas cette ame damnée de Journaliſte, avec ſon écritoire qui reſſemble au bâton de Lucifer ?.... Que diable vient-il faire ici aujourd'hui ? Il me ſemble, quand je le vois, que c'eſt toute une boutique de Procureurs....

FOLLICULUS, *venant à lui.*

Bon jour Monſieur Bonvoiſin ; comment ça va-t-il ?... On diroit que vous avez votre bonnet de travers.... Cependant, vous ſavez le proverbe : qui a bon voiſin, a bon matin.

BONVOISIN, *bruſquement.*

Il eſt vrai, Monſieur Folliculus, mais Bonvoiſin n'a pas bon matin, lorſqu'il voit des oiſeaux de mauvaiſe augure.

FOLLICULUS

Qu'eſt-ce à dire, M. Bonvoiſin ? On diroit que vous donnez dans mes batteries : à propos de quoi, s'il vous plaît ?

BONVOISIN.

Hé ! mais... non pas... mais...

FOLLICULUS.

Mais... mais... vous dites ce mais là d'un ton qui veut dire oui.

BONVOISIN.

Ma foi, au bout du compte, Monſieur Folliculus, ſi vous voulez que je vous parle clair, vous avez deviné. Vous n'ignorez pas que vous me

devez déjà bon nombre de petits pains, orgeat, bavaroises, &c... Ce n'est pas que je fusse fâché de vous faire crédit, si j'avois le plaisir d'obliger ce qu'on appelle un bon Patriote ; alors ce seroit de grand cœur : mais, voyez-vous, je n'aime pas à me faire gruger par les Aristocrates.

FOLLICULUS, *d'un air de contrition mêlé de colere.*

Qu'entends-je, Monsieur Bonvoisin ? Vous mêlez ainsi la calomnie à l'insulte ; c'est démentir bien cruellement à mon égard le caractere excellent que tout le monde se plaît à vous accorder. Nommez-moi l'insigne calomniateur qui m'attaque ainsi dans la plus noble partie de mes sentimens ; & je jure de le terrasser... à coups de plume... Assurément, Monsieur Bonvoisin, si vous saviez lire, vous verriez que de tous les Ecrivains de ce temps...

BONVOISIN.

A d'autres.... Quoique je ne sache pas lire, j'ai de bonnes oreilles. J'entends fort bien ce que tout le monde dit de vous. Et ne vois-je pas aussi ces belles Dames & beaux Messieurs musqués, qui viennent ici se donner le rendez-vous, pour donner carriere à leurs belles langues ?... Soit dit enfin, Monsieur Folliculus, que vous donnez mauvaise réputation à mon Café, en attirant toute cette noble compagnie ; & que si cela dure, je leur donnerai la chasse, & à vous tout le premier.

FOLLICULUS.

Et tout doux, Monsieur Bonvoisin... car, dans le fond, vous êtes bien le meilleur homme du

monde. Ne voyez-vous pas que ſi je les attire ici, c'eſt uniquement parce que j'ai entrepris leur converſion, & déjà avec ſuccès. Vous ſeriez étonné, mon cher Bonvoiſin, du grand nombre d'ames que j'ai déjà gagnées à la Conſtitution. Vous ſentez que pour une telle œuvre il faut des lumieres & le talent de la perſuaſion; & vous conviendrez que je n'en ſuis pas dépourvu : ainſi, croyez-moi, mon cher ami; pour le bien de l'état, le vôtre & le mien, permettez que je ne quitte pas votre Café.

BONVOISIN, *ſecouant la tête.*

Hem... Hem... J'ai bien peur que tout ce que vous dites là ne ſoient que de vraies attrapes-minettes. Mais enfin, à nouveau cas, nouveau remede, & je vous avertis...,

FOLLICULUS.

Briſons là-deſſus, mon cher Bonvoiſin; pour vous mettre l'eſprit en repos, je vous lirai mes feuilles. De plus, je vous promets, pour m'acquitter envers vous, de me ſervir du produit d'un ouvrage qui eſt ſous preſſe; il doit faire ma fortune, & ſur-tout vous convaincre de la ſincérité de mon civiſme.... Mais, dites-moi, qu'eſt-ce que ces deux étrangers que je vois chez vous depuis deux jours?... Ils portent l'habit Turc?

BONVOISIN.

Ce ſont des Perſans. Tout annonce en eux des perſonnes de diſtinction, quoiqu'ils n'aient pas une une ſuite nombreuſe. Mais ce qui eſt plus ſurprenant, c'eſt qu'ils parlent le Français comme vous & moi.

FOLLICULUS.

C'eſt ce qui doit confirmer dans l'idée que ce ſont des perſonnages conſidérables ; croyez-vous qu'il ſoit facile de les aborder ?

BONVOISIN.

Pourquoi non ? Ils ne peuvent tarder à venir, & comme vous n'êtes pas bien timide pour l'ordinaire, ça vous ſera bien aiſé. (*La Marquiſe & l'Abbé paroiſſent*). Ah tenez..... tenez..... voilà de vos gens, Monſieur le Convertiſſeur. (*A part*). Allons, prenons encore patience ; il faut dans mon état ménager tout le monde. (*Il ſort*).

SCENE II.

LA MARQUISE, L'ABBÉ, FOLLICULUS, *dans un coin liſant ſes feuilles.*

L'ABBÉ.

DE grace, Madame la Marquiſe, daignez me dire pourquoi vous venez vous promener ici aujourd'hui ? Ne ſentez-vous pas dans l'air qui nous environne quelque choſe de repouſſant & d'antipathique ? En vérité, ce jardin étoit autrefois à mes yeux le ſéjour des Silphides enchantereſſes ; il ne me paroît plus que la demeure ignoble des Gnomes groſſiers, & des Génies malfaiſans..... Ne valloit-il pas mieux continuer cette charmante lecture..... ?

LA MARQUISE.

Il eſt vrai, l'Abbé; ma réſolution a l'air d'un caprice, mais je conſens à vous en expliquer l'énigme. N'avez-vous point entendu parler de ces perſonnages ſinguliers qui ſont depuis peu à Paris? On m'a dit que j'étois certaine de les rencontrer ici. Vous ſavez l'intimité de ma correſpondance avec le Réſident de France, établi à Iſpahan; il m'annonce l'arrivée de ces deux Perſans. L'un des deux, en méſintelligence avec le Viſir, a cru devoir ſe ſouſtraire à ſa vengeance & à ſon pouvoir; l'autre l'accompagne par amitié. Ils ont échappé aux pourſuites; on eſt très-inquiet à Iſpahan de ce voyage, du lieu où ils ſe trouvent & des lumieres fatales qu'ils ne manqueront pas d'acquérir.

L'ABBÉ.

Hé mais.... que vous importent ces deux Perſans, & leurs querelles avec le Sophi? Iſolés, inconnus à Paris, peut-être ſans fortune, en quoi pouvez-vous redouter leur influence?

LA MARQUISE.

Elle eſt plus redoutable que vous ne penſez. Ne ſavez-vous pas qu'il faut arrêter s'il eſt poſſible, les progrès rapides de ce fanatiſme de liberté qui ſe communique de proche en proche?.... J'ai d'ailleurs un intérêt particulier..... Vous avez connu Valville.

L'ABBÉ.

Quoi? Ce riche Négociant qui avoit obtenu une condamnation contre Monſieur votre Epoux, pour une ſomme de 300 mille liv. qu'il lui avoit prêté?

Vous obtîntes, je m'en ſouviens, une lettre de cachet contre lui, & il paſſa chez l'Etranger.

LA MARQUISE.

C'eſt cela même. Il eſt établi à Iſpahan, où il a fait une fortune brillante, & l'on m'écrit qu'aux premiers bruits de la révolution, il ſe diſpoſoit à repaſſer en France : vous ſentez que dans cette criſe d'inſubordination, il lui ſeroit facile de pourſuivre le Marquis impunément..... J'ai tout prévu... Le Sophi redoute le ſéjour de France pour ces deux Etrangers, moi je crains le retour de Valville : au moindre ſignal de départ il ſera arrêté..... De mon côté, je dois obſerver ici la conduite de ces Perſans, prévenir par mes ſoins les impreſſions fatales qu'ils pourroient recevoir ; & s'ils s'y laiſſent entraîner, donner avis de leur retour en Perſe, afin que l'on s'aſſure de leur perſonne.

L'ABBÉ.

Mais peut-on s'emparer ſi rapidement de deux Etrangers, qui ſans doute ignorent notre langue en grande partie, & dont certainement la profonde ignorance vous ſervira mieux que toutes les ſéductions de l'eſprit ?

LA MARQUISE.

On me les dépeint au contraire, comme des hommes très-inſtruits, & connoiſſant parfaitement notre langue ; leur rang eſt conſidérable ainſi que leur fortune. Je ne doute point que ſi nous parvenons à les mettre dans nos intérêts, nous n'en retirions de grands avantages..... Mais il faut devancer les inſinuations perfides de nos ennemis.

L'ABBÉ.

Mais, Marquiſe.....

LA MARQUISE, *impatientée.*

Mais, l'Abbé, point de contradiction, je vous prie..... Vous ſavez que je ne l'aime pas. Lorſque ma volonté s'explique, il me ſemble que la votre doit ſe taire.

L'ABBÉ, *d'un ton piqué.*

En vérité, Madame, vous êtes piquante aujourd'hui; je ne m'attendois pas à devenir la victime d'une légere obſervation.... A mon ſens, l'empire d'une femme n'eſt jamais plus fort que lorſqu'il ſe cache.... & vous avez trop d'eſprit pour l'ignorer.....

LA MARQUISE, *plus doucement.*

Mais....., mais..... l'Abbé!... tout de bon? Vous vous fâchez, je crois.... Allons, la paix, la paix... (*Lui tendant la main, & appercevant Folliculus*) Ah, ah,... j'apperçois Monſieur Folliculus, notre homme hebdomadaire.... Un mot, Monſieur Folliculus.....

FOLLICULUS, *s'avance, faiſant des courbettes, & ſe tournant par fois du côté du Café.*

J'ai l'honneur de ſaluer Madame la Marquiſe; j'ai l'honneur de ſaluer Monſieur l'Abbé! Qu'y-a-t-il pour le bien de votre ſervice, Madame & Monſieur?

L'ABBÉ.

Mais qu'avez-vous donc, Monſieur Folliculus? On diroit que quelqu'un vous écoute?

FOLLICULUS.

Avec raison.... Ce bélitre de Cafetier eſt mordu du chien de la Démocratie ; & j'ai quelque intérêt qu'il ne nous entende pas. (*Ils ſe rangent dans un coin un peu éloigné du Café*).

LA MARQUISE.

Eſt-il vrai, Monſieur Folliculus, que c'eſt aujourd'hui fête démocratique aux Tuileries? Quel-eſt donc ce Saint que l'on chomme ? Eſt-ce Saint-Crépin, Saint-Fiacre ou Saint-Cloud, car tous ces meſſieurs-là ſont très-populaires.

FOLLICULUS.

Hélas, non, Madame ! C'eſt ſeulement ce petit écervelé de Déſille, dont on prétend placer ici le buſte. Vous ſavez tout le bruit que l'on fait de cet accès d'héroïſme qui l'a porté à ſe faire tuer : ces ſortes de vertiges ſont très-contagieux, & je ne déſeſpere pas que tous les Démocrates de France, imitant ſon exemple, ne nous cedent bientôt la place, ſans coup férir....

LA MARQUISE.

Vraiment ! ce ſeroit bien heureux.... J'ai pourtant regret à ce jeune étourdi. Il étoit d'une figure charmante ; & puis ce prodige héroïque a quelque choſe qui en impoſe.... Mais à propos.... avez-vous vu ces Perſans ? Cela doit être curieux, deux jeunes Perſans ?

L'ABBÉ, *à part.*

Très-curieux, & ſur-tout d'une grande conſéquence. Oh, ces femmes ! ces femmes !....

FOLLICULUS.

Oui, Madame, personne ne peut vous en parler mieux que moi : ils viennent ici tous les jours. Ce sont des hommes de bonne mine, très-certainement attachés à la Cour de Perse.

LA MARQUISE.

Il faut que je les voie absolument, entendez-vous ?... Je ve veux mettre une tête Persanne en présence du génie d'une Parisienne ; ce sera piquant. Pensez-vous qu'ils aient des lettres pour le ministere ? ce seroit important à savoir.... Que disent-ils de la subversion française ?

FOLLICULUS.

Ils disent... ; ils disent... ; à vous parler vrai, je ne sais guere ce qu'ils en disent ; mais pour peu que cela vous plaise, il me sera facile d'être admis à leur familiarité, car ils ont paru deux ou trois fois me regarder avec distinction..

LA MARQUISE.

Oh, je le crois !.. (*A part*). L'impudent animal qu'il est dur d'être obligé de s'en servir... (*Haut*). Pour moi, j'ai le pressentiment que ces gens-là nous seront bons à quelque chose.... qu'en dites-vous, l'Abbé ?... Vous êtes là comme un terme ?..

L'ABBÉ,

Oh ! ouï..., oui...., j'y pensois aussi.... & je ne doute point, Madame la Marquise, que vous ne tiriez de ces Messieurs tout le parti possible... Mais, Monsieur Folliculus, où est donc votre Feuille ? elle n'a point encore paru d'aujourd'hui ?

FOLLICULUS.

Vraiment ! c'eſt que j'ai eu de la beſogne, Il y a dequoi ſuer ſang & eau depuis qu'il faut feuilleter tous ces vieux bouquins, enſevelis depuis cent ans dans la pouſſiere. Cette maudite révolution ne nous force-t elle pas à r'apprendre ce que l'on n'auroit jamais du ſavoir ! Tenez..... je crois cependant avoir trouvé un paſſage impayable ; je ne le rapporte pas très-littéralement ; il ne faut pas être ſi ſcrupuleux.... Hum !... hum !....c'eſt le grand Oſius à l'Empereur Conſtance.... Hum.... hum... « Ne vous melez pas des choſes eccléſiaſtiques. Loin » de nous donner des Loix ſur ces objets, vous » devez vous en entendre avec nous. Il eſt écrit... » rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar ; & à Dieu ce » qui eſt à Dieu.... Il ne vous eſt pas plus permis » d'attenter à nos biens & privileges, ni d'uſurper » l'encenſoir, qu'à nous de prétendre au ſceptre, » car..... ».

L'ABBÉ.

Mais, Monſieur Folliculus, ſavez-vous bien que vous défigurez étrangement le texte ? Quoique je ne ſois pas des plus familiers avec ces Doctes, il me ſemble que vous vous en écartez outre meſure. Prenez-y garde : nous avons affaire à des gens ergotés & ferrés juſqu'aux dents.....

FOLLICULUS.

Bon, bon, Monſieur l'Abbé ! vous n'y penſez pas. J'en ai vraiment bien gliſſé d'autres auxquelles on n'a pas pris garde. Pour une vieille lampe à Savant, combien de lanternes fourdes, devant qui

l'on fait paſſer ce qu'on veut, ſans conſéquence. On dira que c'eſt une fraude pieuſe; cela vaut mieux que d'être appellé ignorant.

L'ABBÉ.

Vous vous flattez un peu trop, Monſieur Folliculus, je ſuis au contraire tout étourdi de la foule de raiſonneurs que je trouve ſur mon chemin. Tout le monde ſe jette dans les argumens de l'école: ce genre d'eſcrime eſt un peu nouveau pour un Théologien de ma façon, armé à la légere: car enfin, lorſqu'autrefois nous avions la mémoire fournie de notre Bréviaire, d'une douzaine d'autorités, & d'autant de textes les plus quotidiens, il n'en falloit pas davantage. Vraiment! lorſque j'obtins mon bénéfice j'étois ſimple cadet au Régiment, & j'en ſortis pour endoſſer la ſoutane; on n'eſt pas tenu je crois, dans ce cas-là, d'être ſi habile. Je puis dire cependant, à mon honneur, que je poſſédois déjà tout ce qui peut rendre aimable un Abbé de Cour. L'Art d'Aimer de *Bernard*, *Chaulieu*, *la Fare*, *Grécourt*; je ſais tout cela par cœur; & ſans contredit, cela eſt bien préférable aux ſubtilités de la ſcholaſtique. Mais, revenons..... & l'article politique, où en êtes-vous?....

FOLLICULUS.

Le voici. (*A la Marquiſe*). Vous verrez, Madame la Marquiſe, que j'ai mis à profit vos inſtructions. (*Il lit*). Hum!... hum!... « On ne » doute point qu'une ligue formidable n'éclate » bientôt contre la France..... L'Eſpagne deſ» potique ne ſouffre qu'impatiemment l'attentat » national qui reſtreint le pouvoir du Monarque;

» l'Angleterre notre rivale, n'entend pas qu'on » la surpasse en liberté ; la Russie ne veut point » d'un exemple si dangereux ; & pour l'Autriche...»

LA MARQUISE, *interrompant.*

Mais vous n'y songez pas, Monsieur Folliculus ; je crains que vous ne disiez des sottises. Il faut appuyer sur l'esclavage du Roi, la mauvaise administration, le mécontentement vrai ou faux du plus grand nombre ; car cette ligue des puissances, c'est notre secret.... pourquoi le divulguer ?

FOLLICULUS.

Cependant, Madame, il me semble que c'est là ce dont nous étions convenus, lors de nos dernieres conférences ; & que le Comité royaliste,...

LA MARQUISE.

Point du tout, point du tout, Monsieur Folliculus ; je vois que vous saisissez fort mal les choses. Vous avez fait encore, dans votre précédente Feuille, des bévues impardonnables. Si vous continuez, adieu vos honoraires ; il ne manquera pas de Journalistes de votre étoffe. (*A l'Abbé*). Ah ça, l'Abbé, continuons notre promenade ; nous passerons encore une fois de ce côté-ci ; car j'ai mis dans ma tête de rencontrer ces enfans de Mahomet. Adieu, Monsieur Folliculus ; corrigez votre Journal, & gagnez mieux votre argent à l'avenir. (*Elle sort*).

SCENE III.

FOLLICULUS, *seul.*

Hé bien! que dites-vous de cette bile féminine?.. Un pauvre Journaliste est bien malheureux! Méprisé de ceux qui ne le paient pas; plus méprisé par ceux qui le paient... Obligé de faire mentir sa conscience & de se contredire à chaque instant..., Ah, Madame la Marquise!... Madame la Marquise! prenez-y garde!...ne me faites pas mettre ma feuille à l'envers!... Si je me jette dans la démocratie, je vais lancer contre vous & ce criquet d'Abbé, quelques bonnes vérités bien sanglantes.., Mais...tout bien pensé, on n'est point si accommodant du côté des enragés, & je pourrois attraper quelques coups de griffe. Ce n'est pas tout que de se venger, il faut vivre.., (*Il s'assied*), Allons,... (*Il ouvre son cahier & lit*). Rectitions... (*Il prend une plume & la taille*). Taillons... (*Il écrit*). Ecrivons....

SCENE IV.

USBECK, RHEDI, *lorsqu'ils sont sur le devant du théâtre.*

FOLLICULUS *les apperçoit, & dit:*

Ah! ah! voici nos Persans. Ecoutons sans faire de bruit; leur conversation doit être curieuse.

USBEK.

Nous n'avons aucune nouvelle d'Ispahan, de-

puis notre arrivée dans cette ville ; mon cher Rhédi, cela commence à m'inquiéter.

RHEDI.

Mais ſonges auſſi que nous n'y ſommes que depuis trois jours, & que probablement nous en recevrons aujourd'hui. Mais, à propos de lettres.... que faiſons-nous de celle que nous nous ſommes chargés de remettre à M. Fourmont, citoyen de cette ville, par ce riche Français d'Iſpahan ?

USBECK.

Tu ſais que nous ne l'avons pas rencontré hier chez lui ; je l'ai envoyée ce matin, par notre fidele Zelim, qui l'a laiſſée dans les mains d'un de ſes ſerviteurs.

RHÉDI.

Te ſouviens-t-il, Usbek, du voyage ſemblable au nôtre, que fit autrefois ton pere avec ſon ami Rica, dans cette contrée ſinguliere ? Qui nous eût dit, lorſqu'il nous faiſoit l'hiſtoire de ſes longues courſes européennes, que nous viendrions un jour marcher ſur la trace de ſes pas ? Usbek, ton pere étoit un ſage, & l'on m'a dit ici, qu'un autre ſage, chrétien, avoit recueilli, je ne ſais comment, une foule de leurs lettres, qu'il a nommées *les Lettres Perſannes*. On a même ajouté qu'elles étoient ſi ingénieuſes & d'un ſtyle ſi nouveau pour ces infideles, que le Libraire alloit diſant à tout le monde : *Monſieur, faites-moi des Lettres Perſannes.*

USBEK.

Ah, cher Rhédi ! quelle funeſte conformité

dans nos deſtinées ! Comme mon pere, je fuis les lieux chéris par notre St-Prophete, & viens errer ſur cette terre profane : comme lui j'abandonne mes femmes ſacrées, objets d'éternelle jalouſie, encore plus que de tendreſſe ; comme lui, enfin, je poſſede un ami fidele qui m'accompagne dans ces courſes pénibles... Sans toi, cher Rhédi, je ſerois ſemblable à l'oiſeau fugitif & ſolitaire, qui parcourt d'une aîle rapide, des plages inconnues.

RHEDI.

Eloignons, cher ami, ces penſées mélancoliques : laiſſons mourir le ſoupçon par l'abſcence, & nous nous retrouverons, au bout du terme, heureux & paiſibles dans notre chere patrie. Tu ſais que ſi j'obéis à l'amitié, je ne ſatisfais pas moins le deſir de mon eſprit. Depuis long-temps nous deſirions ſortir du cercle uniforme, qui circonſcrit nos lumieres dans notre patrie : quel théâtre plus vaſte & plus varié pouvoit nous être offert, que celui où nous ſommes ! Le peuple Français fut de tout temps un objet de curioſité pour un Aſiatique : combien doit-il l'être davantage, au moment d'une révolution inouie ; auſſi éloignées des conceptions orientales, que le divin Alcoran de celle des infideles ! Ne ſens-tu pas qu'après avoir échappé à la brigue audacieuſe d'un Viſir, il eſt doux de repoſer ſur une terre de liberté ?

USBEK.

Il eſt vrai, cher Rhédi, on ne ſe fait en Perſe qu'une idée vague & abſtraite de cette ſalutaire influence. Quelle différence de mœurs, de loix

& de coutumes ! Que de clartés chez ce peuple infidele !... On m'a dit qu'il y a eu de tout temps en France une multitude de Savans, qui donnant un libre cours à leurs opinions, ont opéré, seulement avec la plume, ce qu'on ne feroit pas en Perse avec cent mille bras.

RHEDI.

Ne t'es-tu point senti saisi d'une émotion religieuse, lorsque nous fûmes hier introduits dans cette majestueuse Assemblée ? Qu'elle est auguste ! qu'elle est imposante ! Qu'il est beau de contempler cette foule de Législateurs, s'occuper du bonheur des hommes, & prononcer les Loix qui doivent les rendre justes & fortunés.

USBEK.

Je l'avoue, des traits de lumiere ont pénétré dans mon esprit, comme la clarté du jour dans une vue foible & débile ; je ne puis encore en soutenir l'éclat. Le Peuple me fournit des observations plus faciles, & n'est pas moins digne de l'attention des Sages. La franchise & la bonté éclatent dans ses yeux..... As-tu remarqué ceux qu'on appelloit les Grands ?..... Ils ont le front sourcilleux, le regard sombre, & je ne sais quoi dans toute l'habitude du corps qu'on ne peut expliquer.

RHEDI.

Oui, c'est précisément ceux qu'ils appellent des Aristocrates..... (*Appercevant Folliculus qui fait des courbettes*). Quel est cet homme, Usbek ? Il a mauvaise mine..... (*A Folliculus*). Pourroit-on vous demander, Monsieur, ce que vous desirez de nous ?

FOLLICULUS, *continuant ſes révérences.*

Je prie vos perſonnes ſacrées de m'excuſer ſi je prends la liberté d'interrompre leur entretien. L'uſage eſt à Paris d'offrir ſes ſervices aux Etrangers de conſidération, tels que vous paroiſſez être; & je crois, par mon état, pouvoir obtenir la préférence.

USBEK, *à part.*

On prendroit cet homme pour un Chinois, tant il eſt révérencieux. (*Haut*). Vous avez, Monſieur, bien de la bonté; mais peut-on vous demander votre nom, & votre profeſſion dans cette Ville?

FOLLICULUS, *d'un air ſatisfait.*

Je me nomme Folliculus, & je ſuis Journaliſte.

USBEK, *à Rhédi.*

Faiſons un peu jaſer ce perſonnage. (*A Folliculus*). Et qu'eſt-ce qu'un Journaliſte, je vous prie?

FOLLICULUS.

C'eſt un homme occupé ſans relâche à diſtribuer les richeſſes de ſon eſprit pour l'inſtruction publique.

USBEK.

Par Mahomet! Cela doit être fatiguant. Et peut-on ſavoir quel eſt le ſujet de vos ouvrages?

FOLLICULUS.

De révéler chaque jour à la Nation les intrigues

des Cours étrangeres ; d'annoncer la guerre & la paix ; de donner nos avis sur les affaires publiques, en vertu de la liberté de la presse ; de lutter contre ceux de nos Confreres qui nous sont opposés de parti, ce qui présente une sorte d'escarmouche fort divertissante ; d'analyser tous les ouvrages nouveaux, de telle sorte qu'après nous avoir lus, on peut se dispenser de les lire. Ensuite nous enrichissons nos Feuilles de tout ce qui peut intéresser le commerce & les arts ; nous prédisons les révolutions célestes, avec le même succès que nous argumentons sur celles de la terre : chansons, anecdotes, épigrames, bons mots, c'est, en un mot, un parterre embelli de mille fleurs, qui se disputent la préférence du Lecteur bénévole.

USBEK.

Il faut convenir que cela doit être fort curieux. Il est donc beaucoup de Savans de votre genre dans ce pays ?

FOLLICULUS.

Beaucoup trop. En rassemblant ceux de la Ville & des Provinces, on pourroit en former des escadrons ; & si tous ensemble embouchoient la trompette de la Renomée, il y auroit de quoi abattre les murs de Paris, comme fit autrefois un certain général dans une certaine Ville de la Judée.

RHÉDI.

Mais vous parlez de parti ; vous appartenez sans doute à l'un des deux en qualité de Savant ? Peut-on vous demander quel est celui que vous avez adopté ?

FOLLICULUS.

Je me ſuis tourné du côté Ariſtocratique, parce que tout le monde prétend que ce ſera bientôt le plus fort.

RHEDI.

J'en ſuis fâché, Monſieur le Journaliſte, car on ne dit pas que ce ſoit le meilleur.

FOLLICULUS.

Si vous daignez jeter les yeux ſur mes Feuilles, vous ſerez bientôt convaincu du contraire..... Je fais au moins preuve de talens & d'intrépidité; car il faut autant de ſubtilité pour repouſſer les argumens de nos Adverſaires, que de courage pour réſiſter à leurs menaces.

USBEK.

Ne vaudroit-il pas mieux faire preuve de ſageſſe, en reſtant impartial?

FOLLICULUS.

Cela eſt fort aiſé à dire; mais il y a à Paris une foule des gens, qui mourroient de faim, s'ils gardoient la neutralité.

RHEDI.

Par Ali!..... Vous faites donc de votre ſcience un métier mercenaire? (*A Usbek*) Cet homme a l'air d'un frippon.

FOLLICULUS.

Entendons-nous, Meſſieurs, tout homme vit de

ſes œuvres. Si je porte mon induſtrie dans ma tête, plutôt qu'au bout de mes doigts, dois-je m'oppoſer à la volonté du Créateur, qui l'a voulu ainſi, & ne puis-je pas m'en ſervir comme de tout autre ?

USBEK.

Sans doute, pourvu que ce ſoit en homme d'honneur..... Mais je ſuppoſe que le fruit de vos travaux eſt proportionné à leur importance?

FOLEICULUS.

Hélas non ! A peine ai-je de quoi vivre. Je ſuis cependant chargé de toutes les épines du métier, & l'on devroit aſſurément me gratifier beaucoup plus, en conſidération des dangers auxquels je m'expoſe.

RHEDI.

Et quelles ſont donc ces épines & ces dangers?

FOLLICULUS.

Ce ſont des libelles & des pamphlets.

RHEDI.

Des libelles & des pamphlets !..... Je n'ai jamais entendu parler de cela.

FOLLICULUS.

Ce ſont des écrits ſatyriques, fort en uſage en France, contre ceux que l'on veut perdre ; ſi ce n'eſt dans leur fortune & leur vie, au moins dans l'opinion publique. On dit pour cela tout le mal que l'on ſait, & ſur-tout celui que l'on ne ſait pas ; c'eſt une des plus fortes armes du parti ariſtocra-

tique, ainſi que la carriere où j'ai receuilli le plus de ſuccès. Je vous offre, à cet effet, mes petits offices. Si vous avez en Perſe quelque malveillant, quelque jaloux, vous n'avez qu'à me donner vos Mémoires: il me ſera facile d'ajouter quelques faits ſuppoſés à ceux que vous m'aurez communiqué. Quant à la beauté & l'énergie du ſtyle, en voici des échantillons..... (*Préſentant une Feuille*). J'ai des Correſpondans dans cette partie du monde. L'on eſt par-tout curieux de ces ſortes de nouveautés; le Sultan lira ma diatribe, & ſoudain la tête de vos ennemis tombant ſous le lacet vengeur, ſera le garant de notre commun triomphe.

USBEK, *froidement.*

Et vous dites, Monſieur le Journaliſte, qu'il y a dans cette Ville, & ſur-tout dans votre parti, beaucoup de gens qui vous reſſemblent?

FOLLICULUS.

Sans doute, quant à la profeſſion; mais pour la ſupériorité du génie, il me cedent tous le pas.

USBEK.

Et vous dites qu'on les ſouffre avec impunité?

FOLLICULUS.

Pourquoi non? Nous ſommes les ſimulacres vivans de la liberté nationale.

USBEK.

La liberté des Sages eſt licence & fureur chez les animaux malfaiſans..... Monſieur le Savant, ſi

vous étiez en Perse, vous seriez ampalé sans miséricorde. C'est tout ce qui nous reste à vous dire.

FOLLICULUS, *à part.*

Ne suis-je pas bien chanceux aujourd'hui ? Si je puis me procurer des intelligences, contre ces gueux de Mahométans, ils seront étranglés à leur retour. (*Il sort*).

SCENE V.

USBEK, RHEDI.

USBEK.

QUE dis-tu, Rhédi, de cet enfant de ténebres ? Il m'a mis dans une colere dont j'ai peine à revenir.

RHEDI.

Si tous les Savans de ce pays lui ressemblent, c'est à bon droit qu'on les appelle dans notre Ville sacrée, des chiens de Chrétiens.

USBEK.

Heureuse ignorance des enfans d'Ali ! Simplicité chérie de notre Saint Prophete ! Tu nous fais dédaigner ces sciences perfides qui rendent les hommes méchans ; tu écartes de nos paisibles Cités ces vils frélons qui, par leurs sucs impurs, empoisonnent les travaux de l'abeille industrieuse.

RHEDI, *regardant au fond du Théâtre.*

Voici, Usbek, d'autres personnages ; ne seroit-ce point encore des Journalistes ?

USBEK.

Par l'Alcoran! Si j'en rencontrois encore deux ou trois de cette eſpece, je fuirois de cette terre infectée par les Profanes, en ſecouant la pouſſiere de mes pieds.

SCENE VI.

UN GENTILHOMME, UN ROBIN, USBEK, RHEDI.

LE GENTILHOMME.

QUE dites-vous, Monſieur, du dernier Décret?

LE ROBIN.

Je dis que tout va de mal en pis, & que je voudrois être à cent lieues de Paris..... Mais..... n'eſt-ce pas ces Etrangers dont tout le monde parle? Voulez-vous en approcher?

LE GENTILHOMME.

Volontiers. (*Aux Perſans*). Pardonnez, Meſſieurs, une demande peut-être indiſcrete. N'avons-nous pas l'honneur de parler à des Perſans?

USBEK.

Oui, Monſieur, nous ſommes Perſans; arrivés depuis trois jours; attirés par le deſir de connoître une Ville qu'on dit être la plus polie & la plus ſavante de l'Univers.

LE GENTILHOMME.

Ah, Meſſieurs! Quel temps avez-vous choiſi pour viſiter ce Royaume! Nous avons entendu parler de deux de vos Compatriotes qui firent un pareil voyage, il y a environ ſoixante ans; c'étoit alors qu'il falloit voir la France! Ce n'étoient que fêtes à la Cour & chanſons parmi le Peuple. Le génie, les beaux-arts, le luxe, enfans de la paix, y brilloient de toutes parts. Que verrez-vous maintenant?..... Le renverſement de toutes les Loix, le Monarque captif, la déſertion des Citoyens, & la miſere du Peuple.

RHÉDI.

J'ai cependant entendu dire que tout ce qui s'eſt fait juſqu'à préſent, n'eſt que dans l'intention de le ſoulager.

LE GENTILHOMME.

Erreur, Monſieur. L'Etat eſt ruiné, Monſieur; l'Etat eſt ruiné. Des Ecrivains enthouſiaſtes propagent ces beaux ſyſtêmes, ces faux calculs de régénérations & de réformes; mais on ſera bientôt forcé d'en reconnoître le néant.

USBEK.

J'écoutois pourtant hier deux hommes de bon ſens, qui expliquoient d'une maniere très-claire.....

LE GENTILHOMME.

Ce n'eſt pas tout que d'expliquer, Monſieur, il faut prouver. Penſez-vous que la deſtruction de la Nobleſſe, choſe inouie & abſurde, la ruine du

Clergé, l'abolition de tous les Offices & Privileges; penſez-vous que ce ne ſoit pas autant de plaies incurables?

LE ROBIN.

Penſez-vous que la nullité ſoudaine d'une foule de Citoyens reſpectables, qui tenoient la balance entre le Peuple & le Trône, remparts des Loix, Défenſeurs de l'infortune?.... Penſez-vous que l'on remplace aiſément des hommes ſi utiles?

LE GENTILHOMME.

On auroit pu, à toute force, innover ſur le Clergé, & même la Magiſtrature; mais la Nobleſſe!.... Tout le monde ne ſait-il pas que la Nobleſſe eſt à la Monarchie, ce que ſont les colonnes aux édifices publics? Qu'elle eſt inhérente, conſtituante...

LE ROBIN, *l'interrompant.*

Tout doux, Monſieur le Gentilhomme!..... En relevant la Nobleſſe, n'abaiſſez pas la Magiſtrature; & dans notre chûte, ne réveillons pas notre ancienne querelle, pour faire rire à nos dépens. On n'ignore point que ſi vous ſouteniez l'Etat de votre épée, nous ne le faiſions pas avec moins de gloire & de ſuccès par le glaive des Loix.

USBEK.

Mais, Meſſieurs, votre diſpute a droit de me ſurprendre; on diroit que vous faites cauſe commune, & cependant vous paroiſſez vous diviſer par des diſtinctions.

LE GENTILHOMME.

Avec raiſon. Un Gentilhomme dont l'origine ſe perd dans les premiers âges de la Monarchie, reſſemble au chêne antique dont l'ombre vénérable inſpire le reſpect, bien plus que celle du tilleul ou du ſaule.

LE ROBIN.

Voilà de l'orgueil bien ridicule. Toutefois, je vous rends grace de la ſimilitude; le tilleul préſente une ombre paternelle, & le ſaule, ami des terrains bas & fertiles, eſt le véritable emblême des Magiſtrats, qu'on nommoit, à bon droit, les Peres du Peuple.

LE GENTILOMME.

Le Peuple ſe plaignoit depuis long-temps que vous ne le traitiez pas en Pere de famille, & l'autorité royale n'avoit pas non plus à ſe louer de vous. Vous partagiez avec la Nobleſſe toutes ſes prérogatives, & vous avez de plus ſur la conſcience, une foule d'Arrêts qui font gémir la raiſon, la juſtice & l'humanité..... Mais, briſons là-deſſus (*A Usbek*). En un mot, Monſieur, avec la Nobleſſe, vont diſparoître en France, les ſciences, l'induſtrie, les richeſſes & le reſpect des Nations. O ma Patrie! dont mes ancêtres ont vu la gloire, faut-il que je voie ton opprobre!

USBEK, *à Rhédi.*

Cet homme me touche. (*Au Gentilhomme*). Par tout ce que je viens d'entendre, Monſieur, je ne puis douter que vous n'ayez glorieuſement ſervi la Patrie.

LE GENTILHOMME.

Je n'ai pas préciſément porté mes ſervices à la guerre. J'étois un des plus aſſidus & zélés Courtiſans de Sa Majeſté. Mais depuis Charlemagne juſqu'au ſiecle paſſé, mes ancêtres n'ont pas manqué une ſeule bataille. Adieu, Meſſieurs, ſi je vous ſuis bon à quelque choſe, diſpoſez librement de moi. (*Ils ſe ſaluent. Les Nobles ſortent*).

SCENE VII.

USBEK, RHEDI.

RHEDI.

Nous ne rencontrons que des mécontens; je commence à craindre qu'on ne leur ait fait des injuſtices.

USBEK.

Suſpendons encore notre jugement; il en eſt de la Révolution Françaiſe, comme de l'exploſion d'un Volcan; elle produit de grands ravages; mais dans les temps de repos, cette chaleur ſouterraine féconde & répand un luxe de production dans tous les lieux qui l'environnent.

RHEDI.

Quelle eſt cette Dame à côté de ce petit homme noir? Elle a l'air bien gracieux.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, L'ABBÉ, USBEK, RHEDI.

LA MARQUISE, *à l'Abbé.*

ENFIN nous les rencontrons! (*Aux Perſans*). Ah, Meſſieurs! Que je bénis ma deſtinée qui me procure enfin le bonheur de vous voir! Ne me ſuppoſez pas cette curioſité vulgaire, qui s'attache bien plus aux habits qu'à la perſonne: c'eſt le deſir irréſiſtible de connoître des hommes, bien plus recommandables par leur mérite, que par les lieux de leur naiſſance.

USBEK, *ſaluant à la Perſanne.*

Mahomet entend vos paroles, Madame. Elles ſeront recueillies par les Anges fideles: elles rafraîchiſſent nos ſens comme les accens des Houris divines dans les lieux céleſtes.

LA MARQUISE, *à l'Abbé.*

Eſt-il rien de plus aimable qu'un compliment oriental?..... Mais il eſt charmant ce Perſan!

L'ABBÉ.

Pourroit-on vous demander, Meſſieurs, ſi vous avez viſité Paris, ſes Spectacles, ſes Académies, ſes Edifices. En un mot, tout ce qui mérite ici l'attention des Voyageurs?

USBEK.

Notre curiosité ne s'est pas d'abord portée sur ces objets : nous avons cru devoir commencer par le plus noble de tous, par l'Assemblée nationale.

LA MARQUISE, *d'un air dédaigneux.*

Le plus noble !..... En vérité c'est abuser du terme..... Mais, l'Abbé, il faut accompagner ces Messieurs dans leurs courses ; personne mieux que vous ne peut leur donner les instructions qui leur seront nécessaires.

L'ABBÉ.

Rien n'est plus facile & plus flatteur pour moi, si ces Messieurs daignent m'accorder leur confiance.

RHEDI.

Nous sommes confus de tant de politesses ; & vous y mettez tant de graces, qu'on ne sauroit s'y refuser : mais daignez nous dire à qui nous en sommes redevables.

L'ABBÉ.

Madame est la Marquise de Florival, & je me nomme l'Abbé de Fierville. Ma profession répond à celle de Dervis en Perse.

RHEDI.

Quoi, Monsieur ! Vous êtes encore un de ceux qui ont tant à se plaindre de la Révolution Française ?

L'ABBÉ.

Hélas oui! Vous voyez en moi une des victimes de la nouvelle réforme ; la Nation nous dépouille, ſous le prétexte de nous ramener à la pureté évangélique, elle nous réduit à l'aumône. Une poſſeſſion antique, un caractere indélébile, la ſainteté de nos travaux, rien n'a pu arrêter le zele impie de nos ennemis.

USBEK.

J'ai oui dire qu'autrefois le Clergé de France étoit ſi opulent, qu'il poſſédoit le tiers de tous les biens du Royaume.

L'ABBÉ.

Sans doute, & cela devoit être pour l'intérêt de la Religion même; elle en recevoit plus d'éclat; & le Peuple qui ſe laiſſe toujours mouvoir par des dehors brillans, étoit ſubjugué par cette ſainte magnificence.

RHEDI.

Mais on m'a dit en Perſe, qu'un des grands préceptes de votre ſage Légiſlateur, que nous appellons Prophete, étoit pour ſes Miniſtres, premiérement la pauvreté; enſuite le zele, la charité, la chaſteté & l'obéiſſance.

L'ABBÉ.

Vraiment! Il y a long-temps que nous ne ſommes plus au regne des Apôtres; autre temps, autres mœurs. Quant au zele, à la charité, à la chaſteté, nous étions irréprochables comme chacun

ſait. Mais y a-t-il bien moyen d'être charitable lorſqu'on n'a rien à donner ? Ce qui annonce ſurtout la décadence des Autels, c'eſt le peu d'intérêt que le Peuple prend à notre ſort, il contemple notre chûte ſans s'émouvoir ; il y a cinquante ans que de telles innovations auroient mis tout à feu & à ſang..... Ah, les temps ſont bien changés ! & les ames pieuſes ont de quoi gémir ſur les progrès effrayans de l'irréligion !.....

LA MARQUISE.

Ah ça, l'Abbé, engagez donc un de ces Meſſieurs à ſe laiſſer conduire ; pour moi je me ſens fatiguée, & ſi l'un des deux veut bien me tenir compagnie, je profiterai de cet inſtant de converſation pour m'inſtruire des uſages de ſon Pays.

L'ABBÉ, *bas à la Marquiſe.*

Mais, Marquiſe, y ſongez vous ?.. Quoi ſi-tôt ?.. Un inconnu qu'à peine... (*La Marquiſe lui jette un regard impérieux.*) (*L'abbé à part*). Il faut convenir que mon rôle eſt plaiſant (*Haut*). Allons, Meſſieurs, je ſuis à vos ordres : nous partirons quand vous voudrez.

Usbek & Rhédi, ſe regardent d'un air d'incertitude.

USBEK.

Mon ami Rhédi, plus vif & plus curieux, uſera de votre complaiſance. Puiſque Madame veut le permettre, j'aurai l'honneur de continuer l'entretien.

RHÉDI.

Allons, je te laiſſe ; mais ce ne ſera pas pour long-temps. (*Il obſerve un moment Usbek & la Marquiſe*).

SCENE IX

USBEK, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je ne doute point, Monsieur le Persan, que vous n'ayez une idée un peu singuliere des femmes de notre Nation, & que cette liberté de rester ainsi seule avec un inconnu ne vous paroisse bien étrange.

USBEK.

Je conviens, Madame, que les usages relatifs aux femmes, different autant entre votre pays & le mien, que la lumiere des ténebres ; j'avoue que la vue des femmes sans voile, leur indépendance, & la vivacité de leur conversation, ont d'abord choqué mes yeux & mon esprit ; mais depuis que je vous vois, il me semble que c'est infiniment plus tolérable.

LA MARQUISE.

Je ne croyois pas, Monsieur, que le langage de la galanterie fut connu en Perse ; on diroit qu'il vous est familier ; il faut croire qu'il a changé de climat.

USBEK.

En tous temps, en tous lieux, les égards dus à votre sexe, sont chéris des hommes sensibles.

LA MARQUISE, *à part.*

Il est charmant ! (*Haut*). Ah, Monsieur le

Perſan, je crains fort qu'il n'en ſoit bientôt plus de même en France !

USBEK.

Comment cela peut-il être ? En quel pays peut-on ſe ſouſtraire à cet empire aimable ?

LA MARQUISE.

Cet empire eſt perdu ! L'eſprit républicain chaſſe ces mœurs ſi douces, cette charmante politeſſe, qui faiſoit du Peuple français, le Peuple le plus galant & le plus ingénieux de la terre... Mais dites-moi ? comment avez vous pu quitter ces ſuperbes contrées, où la pompe des Cours, les délices du Serrail, les douceurs de l'autorité, forment un contraſte ſi frappant avec l'inſubordination ſéditieuſe qui regne actuellement en France ?

USBEK.

En Perſe, comme ailleurs, la pompe des Cours, l'abus de l'autorité, eſt le fléau du Peuple.....

LA MARQUISE.

Qu'entends-je, Monſieur le Perſan ! mais vous parlez déjà en Révolutionnaire !

USBEK.

Je parle en homme déſabuſé des fauſſes grandeurs..... Mais, Madame, d'après ce que je puis comprendre, vous n'êtes pas du parti de la Révolution ?

LA MARQUISE.

Non vraiment : & comment pourrois-je en être ?..

Dans ce torrent d'insurrections criminelles, on a vu s'écrouler tout ce qui faisoit la force & la splendeur du Royaume; tout ce qui rampoit autrefois dans la poussiere, leve maintenant un front audacieux; pensez-vous que ce ne soit pas déchirant, intolérable? & qu'il ne soit pas plus doux de périr mille fois sous les ruines de la Monarchie, que de subir plus long-temps de semblables humiliations?

USBEK, *à part.*

Par l'Alcoran! Voilà une femme redoutable. Tâchons de la calmer. (*Haut*). Je pressens, Madame, toute la grandeur de vos pertes; mais songez que vous sacrifiez au bonheur de votre Patrie, & vous serez consolée. Si l'on m'a dit vrai, vous avez perdu des titres, des privileges illusoires, mais a-t-on attenté à votre liberté, à vos propriétés?

LA MARQUISE, *à part.*

Il est plus instruit que je ne croyois. (*Haut*). Hé, Monsieur, toutes les femmes, vous dis-je, devroient se liguer contre ces perfides innovations! Quelle différence dans ces jours de plaisirs & de gloire! La beauté étoit sûre de tous les succès; c'étoit par nos mains que passoient toutes les graces comme une onde pure coule au travers des fleurs... Moi qui vous parle, j'étois sur le point de faire expédier un brevet de Colonel pour un jeune Officier de mes parens, lorsque la Révolution est arrivée.

USBEK, *à part.*

Bon! Voici un moment favorable pour de-

tourner la converſation. (*Haut*). Et ſans doute, Madame, vous diſpoſiez également des emplois de l'Egliſe..... Par exemple ce jeune Dervis?....

LA MARQUISE, *négligemment.*

Mais. Oui..... C'étoit moi qui lui avois fait obtenir ſon Bénéfice. C'eſt un homme de très-bon conſeil, fort complaiſant & d'un eſprit agréable.

USBEK.

C'eſt-à-dire qu'il vous donne des conſeils ſpirituels, analogues à ſon miniſtere?

LA MARQUISE.

Oh! point du tout; je ne ſuis point de ces femmes vulgaires qui ont beſoin d'un Directeur pour l'acquit de leur conſcience.

USBEK.

En ce cas, quel beſoin avez-vous de la compagnie d'un Dervis?

LA MARQUISE.

Mais il eſt dans la vie une foule de ſituations délicates, où une femme ne peut ſe déterminer toute ſeule; il lui faut pour cela un ami sûr, judicieux, déſintéreſſé; ce qui ſe rencontre preſque toujours chez les hommes revêtus de ce caractere, qui ont par-deſſus cela le mérite d'une extréme complaiſance.

USBEK.

Cela eſt ſingulier, dans tous les Pays, les Dervis ont eu de l'empire ſur les femmes.

LA MARQUISE, *appercevant Fourmont.*

Que vois-je! Voilà Fourmont, le plus terrible de nos Adverſaires. (*Haut*). Adieu, Monſieur le Perſan; j'abrege l'entretien, me réſervant toutefois de plus longues conférences pour l'avenir. Peut-être pourrois-je vous communiquer des inſtructions importantes après une connoiſſance particuliere.

SCENE X.

FOURMONT, USBEK, LA MARQUISE.

FOURMONT, *à part.*

AH! voilà, ſi je ne me trompe, la Marquiſe de Florival avec mon Perſan ... Que peut-elle lui dire?

USBEK, *à la Marquiſe.*

Puiſſe Mahomet vous accorder, Madame, ſes regards propices, quoique vous ignoriez ſes divins préceptes. Il ramenera le calme dans votre eſprit & la joie dans votre cœur. (*La Marquiſe ſalue Usbek & en paſſant, Fourmont d'un air dédaigneux*).

FOURMONT, *à Usbek.*

Je ne puis douter, Monſieur, que vous ne ſoyez un de ces aimables étrangers, que mon ami Valville m'annonce d'une maniere ſi avantageuſe, & que j'ai tant d'impatience de connoître.

USBEK.

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même. Vous me voyez

pénétré de reconnoiſſance pour votre empreſſement, & très-impatient de tous les contretemps fâcheux, qui ſe ſont oppoſés à cet agréable rencontre.

FOURMONT

Les amis de Valville doivent être les miens. Diſpoſez, Monſieur, je vous ſupplie, de ma maiſon, de ma caiſſe & de ma perſonne, librement & ſans contrainte.

USBEK.

Il paroît, Monſieur, que les amis de Monſieur Valville lui reſſemblent; mais permettez-nous de ne point abuſer de votre exceſſive bonté. Nous ne penſons pas à faire un long ſéjour en France, mais à viſiter les divers pays de l'Europe les plus dignes de curioſité. Nous avons, dans ce deſſein, réaliſé une grande partie de notre fortune, cependant je ne refuſe point vos offres généreuſes, ſi elles nous devenoient néceſſaires; nous nous honorerons également de vos ſervices & de notre reconnoiſſance.

FOURMONT.

N'oubliez pas, Monſieur, que mon ami Valville me donne le droit de vous obliger; que c'eſt mon bien & non celui d'un autre. Daignez actuellement me confirmer, ſi, comme il le dit dans ſa lettre, il a réellement le projet de revoir la France.

USBEK.

Oui, Monſieur, depuis votre heureuſe Révo-

lution, Monsieur Valville tourne les yeux vers sa patrie, & desire revoir les lieux de sa naissance.

FOURMONT.

Ah, qu'il y revienne ! qu'il y revienne ! Il ne trouvera plus de Ministre Despote, ni d'infâmes favoris.... Mais... Dites-moi ?... Quel rapport pouvez vous avoir avec cette Dame qui vous a quitté en me voyant venir ?

USBEK.

Aucun absolument. Elle nous a abordé d'un air fort agréable, & par ces discours j'ai compris qu'elle a beaucoup perdu à la Révolution.

FOURMONT.

Perdu ?.. Ah, oui... Autant que le Peuple a gagné. L'auriez vous pensé ? C'est l'ennemie la plus cruelle de Valville ?...

USBEK.

Quoi !... C'est là cette femme dont le crédit funeste le força à s'exiler de sa Patrie ?

FOURMONT.

Précisément... Mais je vois que vous connoissez sa malheureuse histoire.

USBEK.

Oui, Monsieur !.. Sans nous en nommer les auteurs, Valville nous avoit fait le récit de ses infortunes. D'après sa cruelle avanture je dois croire que le Despotisme de vos Ministres étoit presque aussi re-

doutable que celui de nos Viſirs... Mais cette Baſtille fameuſe renfermoit-elle donc tous les accuſés & les criminels du Royaume ?

FOURMONT.

Non. Les privileges avoient pénétré juſqu'au fond des cachots. Il falloit, pour y entrer, être honoré d'une diſgrace miniſtérielle. Malheur à l'honnête homme ſi, dans la carriere des Graces, il rencontroit un grand Seigneur pour concurrent; malheur au Pere vertueux, s'il déroboit ſa fille aux entrepriſes criminelles d'un Prince puiſſant; à l'Ecrivain courageux & pauvre s'il oſoit dire la vérité; c'étoient autant de victimes vivantes, dont la Baſtille devenoit le tombeau.

USBEK.

Eſt-il bien vrai que cette priſon redoutable n'exiſte plus ?

FOURMONT, *avec enthouſiaſme.*

Ah, Monſieur!... c'eſt par ſa ruine que nous avons ſignalé la conquête de la liberté françaiſe. Sous les coups d'une poignée de Citoyens, transformés en autant de héros par le ſaint tranſport de la liberté, ſont écroulés ces murs odieux que l'on croyoit inexpugnables. Les chaînes ont été briſées; la voix des hommes libres a pénétré dans ces antres ténébreux, où l'on n'avoit encore entendu que les cris du déſeſpoir, les gémiſſemens de l'infortune, & le langage féroce des Géoliers. Ah, Monſieur! il falloit voir ces triſtes victimes au milieu de leurs libérateurs; un vieillard vénéra-

ble, mais languiſſant & débile, n'oſoit regarder le ciel; depuis trente ans ſes yeux accoutumés à la la lueur funebre des cachots, n'en pouvoient ſoutenir la clarté bienfaiſante.

USBEK.

Quel tableau touchant & terrible! & combien l'accent de l'humanité lui donne d'énergie! Cependant, Monſieur, permettez-moi une réflexion... Il eſt de ces grands criminels dont les forfaits....

FOURMONT, *l'interrompant.*

Je vous entends, Monſieur. Ce ſont les maximes des Deſpotes.... Hé, croyez-moi, il y aura toujours aſſez de priſons! Le vrai moyen de prévenir les grands crimes, c'eſt de rendre les Peuples plus heureux.

USBEK.

Sublime précepte!... Vous m'inſpirez, Monſieur, une grande confiance, & mon cœur goûte déjà vos loix, ſans les connoître profondément. Je ne puis, toutefois vous cacher mes incertitudes. Nous avons converſé avec deux Nobles, & puis cette Marquiſe que vous avez trouvé ſur vos pas; ils ſe plaignent tous amérement de la Révolution.

FOURMONT.

Je le crois bien. C'étoient ceux qui vivoient d'abus. Non ſeulement ils ont ruiné l'Etat par leurs profuſions inſenſées & des déprédations de tout genre; non ſeulement ils outrageoient le Peuple par l'inſolence de leur orgueil, mais il falloit de l'argent pour l'adminiſtration publique, & ils

n'en donnoient jamais ; il falloit de l'argent pour combler l'abyme creuſé par leurs propres mains, & ils n'en donnoient jamais.

USBEK.

Par Mahomet ! cela étoit très-commode. Et qui payoit donc les impôts ?

FOURMONT.

Le peuple, encore le peuple, & toujours le peuple.

USBEK.

Le peuple a-t-il donc ſeul opéré la Révolution ?

FOURMONT.

Non, graces au Ciel ; pluſieurs Nobles ont donné l'exemple éclatant de l'élévation de leur ame & d'un généreux ſacrifice. On les a vus les premiers porter la hache à ce vieux arbre généalogique, qui ne portoit plus que de foibles rameaux. Nous avons de dignes Citoyens dans l'Egliſe, dans la Magiſtrature, qui ſentent la néceſſité de la réforme, & s'y ſoumettent avec joie.

USBEK.

Mais, Monſieur .... (pardonnez à un Aſiatique qui raiſonne ſur ce qu'il ne connoît pas) penſez-vous qu'en général votre peuple ſoit aſſez mûr, aſſez éclairé pour goûter entiérement la ſageſſe de toutes vos Loix ?

FOURMONT.

C'eſt parce qu'elles ſont ſages, paternelles, ſu-

blimes, qu'elles l'éclaireront. Penſez-vous que celui qui jouit de deux bons yeux puiſſe les tenir conſtamment fermés, parce que le ſoleil les frappe? Plût à Dieu que toutes les pages de notre ſainte Conſtitution fuſſent gravées ſur l'airain & le marbre, & qu'on pût voir ces monumens ſacrés & vénérables au milieu de nos places publiques, dans nos maiſons, dans nos grands édifices! Le peuple y liroit ſes devoirs, ſon bonheur déjà préſent, ſa grandeur future; l'Etranger diroit: voilà le Code de toutes les Nations.

USBEK.

Quel généreux enthouſiaſme! & que le ſentiment de la liberté doit être délectable, puiſqu'il inſpire des tranſports ſi nobles!

FOURMONT.

Ah, Monſieur! venez dans notre Aſſemblée nationale; venez au Temple de la Liberté. C'eſt là que vous verrez des hommes nouveaux, & que vous aurez des idées nouvelles; c'eſt de ce foyer brûlant que s'exhale cette ardeur civique dont tant de cœurs ſont embraſés; c'eſt-là que toutes les Nations viendront un jour, n'en doutez pas, puiſer des leçons & des exemples.

USBEK.

Nous avons oſé nous y préſenter le lendemain de notre arrivée. Un de vos dignes Concitoyens eut la bonté de nous introduire. La différence de nos vêtemens détourna un inſtant ſur nous les regards de l'auguſte Aſſemblée: combien alors nous ſentîmes notre petiteſſe! mais en écoutant les diſ-

cuſſions profondes, impoſantes, de vos ſages Légiſlateurs, nous oubliâmes que nous étions des eſclaves d'Aſie ; nous crûmes un moment être Français.

FOURMONT, *vivement.*

Vous le ſerez, vous le ſerez, n'en doutez pas. Des hommes tels que vous ne ſont pas faits pour rentrer ſous le joug des tyrans ! quel éloge que celui d'un Aſiatique ! Il faut que vous veniez habiter ma maiſon ; vous n'y verrez pas l'opulence, mais l'aiſance & les bonnes mœurs. Soyez sûr qu'au bout de quelque temps vous préférerez la médiocrité chez un peuple libre, à la plus brillante ſervitude.

USBEK.

Mais, Monſieur....

FOURMONT.

Mais, Monſieur, je vous dis qu'il faut que cela ſoit ainſi. Je veux faire de vous un ami, un Français, un digne Patriote.... Je vous quitte, & vais faire tout préparer pour vous recevoir.

SCENE XI.

USBEK, *ſeul.*

DANS quelle émotion me laiſſe cet homme bienfaiſant & ſenſible ! Quelle fougue dans ſon patriotiſme, & quel contraſte avec les plaintes ameres, & peut-être artificieuſes, de cette Marquiſe !... Mais, que veut-elle dire avec ſes inſtructions im-

portantes?... Dans quel myſtere prétend-elle m'initier?... Puiſſe Mahomet guider tous mes pas dans cette contrée infidelle! Défions-nous, en tous lieux, de ce ſexe qui ſe fait entendre aux rochers, & pénetre les choſes les plus inanimées. Allons, tâchons de rencontrer Rhédi, qui peut-être s'étonne de mon abſence.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FOURMONT, *ſeul.*

IL faut que je voie ſi mes Perſans ſont ici. Je viens leur annoncer que tout eſt prêt chez moi pour les recevoir... Mais cet Usbek doit avoir cultivé les ſciences d'Europe; il n'a nullement cette ignorance groſſiere, ſi commune aux Aſiatiques. Ah! les Tyrans ont beau faire, la lumiere fatale qui doit éclairer leur turpitude fera le tour du monde!... Voyons, cependant, que je demande à Bonvoiſin s'il peut m'en donner des nouvelles.... Monſieur Bonvoiſin?

SCENE II.

BONVOISIN, FOURMONT.

BONVOISIN.

AH! Monſieur, votre humble ſerviteur. Que je ſuis ravi de vous voir! Vous faudroit-il quelque choſe?

FOURMONT.

Non pas pour le moment, mon cher Bonvoiſin; je venois ſeulement m'informer ſi ces deux Perſans...

BONVOISIN.

Ah, dame, ces deux Perſans!.... C'eſt une merveille; comme tout le monde eſt curieux de les voir! Vous ſavez qu'on eſt un peu Badaud dans notre bonne Ville; & bien ça m'attire un monde.....

FOURMONT.

Il n'eſt pas queſtion de cela. Je les connois mieux que vous. Dites-moi ſeulement s'ils ſont chez vous ou s'ils n'y ſont pas?

BONVOISIN.

Ah, puiſque c'eſt ainſi, je vous dirai que je ne ſaurois vous dire!....

FOURMONT, *ſe rappellant de Folliculus.*

A propos, Monſieur Bonvoiſin!..... Puiſque j'en ai l'occaſion, parlons un peu d'autre choſe..... Je voudrois vous donner un avis.

BONVOISIN.

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur.

FOURMONT.

On dit que vous êtes homme de bien, & même bon Patriote.

BONVOISIN.

Oui, Monsieur, par la grace de Dieu.

FOURMONT.

S'il est ainsi, que faites-vous d'un nommé Folliculus, faiseur de journaux & de libelles; parasite famélique, vendu à la mauvaise cause? Comment, dis-je, souffrez-vous que ce misérable soit ici animal d'habitude; qu'il écarte tous les bons Citoyens, & n'attire que les ennemis de l'Etat?

BONVOISIN.

Ah, Monsieur, que me dites-vous? Je savois bien que ce maudit Journaliste me jouoit ce mauvais tour. Dieu m'est témoin que depuis bien longtemps j'ai desiré le chasser, mais vous savez que mon état m'oblige à recevoir tout le monde..... J'ai eu la bêtise de le faire vivre à crédit; & puis il me disoit pour m'enjoller qu'il me paieroit sur le produit de je ne sais quel ouvrage, & que s'il venoit ici des Aristocrates, c'étoit pour les convertir. Mais je vois bien que c'est un frippon, un scélérat, que Dieu confonde. Ah Monsieur! Voyez cette belle enseigne que j'avois fait mettre là audessus de la porte!..... Faut-il après cela que mon Café soit devenu Aristocrate; je ne puis m'en consoler.

FOURMONT.

Il faut lui dire que vous ne voulez plus lui faire crédit; il ſera forcé de déguerpir; & avec lui vous verrez diſparoître tous ces oiſeaux de ténebres.

BONVOISIN.

Pardieu, Monſieur, voilà une excellente idée! Si je ne me trompe, il eſt par-là dans quelque coin de la Salle, à griffonner du papier..... Je vais le chercher, & nous lui parlerons ſi clair, qu'il faudra bien qu'il tourne les talons. (*Il court chercher Folliculus*).

FOURMONT, *ſeul.*

Ce Bonvoiſin eſt un bon homme; il faut abſolument que je le débarraſſe de ce coquin-là.

SCENE III.

FOURMONT, BONVOISIN, *traînant* FOLLICULUS *par le collet.*

BONVOISIN.

AVANCEZ donc, Monſieur, avancez donc. Tenez, voilà Monſieur qui eſt un homme d'honneur, qui me dit qu'en conſcience je ne peux plus vous recevoir ici; que vous donnez à mon Café odeur ariſtocratique: à telles enſeignes, que les bons Citoyens ne veulent plus y venir. Ayez donc la bonté de me payer ſur le champ ce que vous me devez, & allez ailleurs. Auſſi-bien, je vous avertis,

que si vous vous obstinez à rester malgré moi & les autres, certes, je ne réponds pas de ce qui pourra vous arriver.

FOLLICULUS.

Qu'est-ce à dire, Messieurs?... Quelles sont donc ces nouvelles incartades? Est-ce ainsi que l'on traite un homme comme moi?... Et depuis quand les talens & le mérite sont-ils à la merci du premier sot que l'on trouve sur son chemin?... Il est bien singulier!...

FOURMONT.

Monsieur, Monsieur, doucement, s'il vous plaît; je ne sais point quel est le sot de nous trois; mais je crois pouvoir dire quel est le frippon & vous aussi..... M. Bonvoisin est un homme simple & bon; il desire que sa maison soit ouverte aux honnêtes gens; comment pouvez-vous y paroître?... Je n'ignore point qu'un Café est ordinairement ouvert à tout le monde; cependant celui qui en dispose a le droit d'en exclure ceux dont il a à se plaindre, sur-tout lorsqu'ils sont désignés par le mépris public.

FOLLICULUS.

Monsieur! Monsieur! Vous le prenez bien haut!

FOURMONT.

Jamais assez haut, Monsieur, pour votre bassesse.... Quel ménagement pouvez-vous attendre, vous qui faites l'opprobre de la République qui vous vit naître, & d'une profession utile & honorable....

Vous qui ſeriez déjà mort de faim & de miſere, s'il étoit plus facile à ceux de votre parti de ſéduire les hommes dont les vertus honorent les talens;... vous enfin qui ſerviriez infailliblement d'exemple à quiconque ſeroit tenté de vous imiter, ſi l'on vous faiſoit l'honneur de vous craindre.... En un mot, M. Folliculus, je pourrois, vous le ſavez, uſer de quelque autorité; c'eſt ſeulement, comme ami de l'ordre & de la paix que je vous engage à ne plus reparoître chez M. Bonvoiſin.

BONVOISIN.

C'eſt bien dit : & tenez, Monſieur Folliculus, je vous fais la charité de mon orgeat & de mes petits pains, afin qu'il n'en ſoit plus queſtion.

FOLLICULUS, *outré, à part.*

Ah ! Si jamais je puis diriger quelque calomnie bien noire, contre ce maraud de Citoyen actif?...

(*Il ſort*).

SCENE IV.

BONVOISIN, FOURMONT.

BONVOISIN.

ENFIN le voilà déniché !... Ah, Monſieur, que je vous ai d'obligation ! Mais comme vous l'avez aſſaiſonné au gros ſel, ce pauvre Diable !... ſavez-vous bien qu'il n'a pas eu le mot à repliquer.

FOURMONT.

Je le crois bien. Il faut écraſer ainſi par le mé-

pris, ces insectes malfaisans, & les contraindre de rentrer dans la fange d'où ils sont sortis.... (*Regardant sa montre*) Mais... je m'apperçois que nos Persans tardent à reparoître ; j'ai une affaire pressée que je vais expédier, & je reviendrai les joindre ici.... Sans adieu, M. Bonvoisin.

BONVOISIN.

Adieu, mon bon Monsieur ! Que le Ciel vous le rende !...

(*Fourmont sort*).

SCENE V.

BONVOISIN FOLLICULUS, *dans un coin, épie le moment où disparoît Fourmont.*

BONVOISIN.

GRACES au Ciel & à cet honnête homme, me voilà enfin délivré de ce chien..... (*Appercevant Folliculus*) Ah, j'ai vu le Diable !

FOLLICULUS, *fort en colere.*

Ah, ah, Monsieur Bonvoisin, le doucereux ! c'est donc ainsi que vous vous avisez de lâcher contre moi vos dogues de démagogues ?... J'abandonne votre Café, mais je viens vous avertir que je me réserve une vengeance éclatante.

BONVOISIN, *à part.*

Quel diable d'homme !.... Il ne désarçonnera pas !.... Mon Dieu, ayez pitié de moi !... (*Haut*). Mais, Monsieur Folliculus....

FOLLICULUS.

Il n'y a pas de Monſieur qui tienne ; vous aurez bientôt de mes nouvelles.....

BONVOISIN.

Hé bien ! que ferez-vous ? Voyons ?... Vous êtes ma foi bien à craindre !.....

FOLLICULUS.

Ce que je ferai !.... ce que je ferai !... Je vais d'abord envoyer, dans les quatre coins du continent, un bon libelle bien déclamatoire, où je prouverai à tous les Potentats de l'Europe, que s'ils ne font bientôt ligue ouverte contre la France, ç'en eſt fait de tous les Rois, de tous les Trones & de toutes les Dominations.....

BONVOISIN.

Hé bien ?.... Enſuite ?....

FOLLICULUS.

Enſuite..... Je vais ſi bien dreſſer mes batteries, que vous ne verrez plus céans ni Démocrate, ni Ariſtocrate, & n'aurez déſormais qu'un Café *in partibus*..... (*Allant & revenant.*) Je vais dire à tous ceux qui voudront ou ne voudront pas m'entendre, que vous êtes Empoiſonneur, Athée, Symoniaque, Schiſmatique, Hérétique... (*Allant & revenant*). Je vais ameuter contre vous toutes les Dévotes, tous les Réfractaires, tous les Commis des Fermes, tous les Huiſſiers & Procureurs..... & juſques au Club monarchique !...

(*Allant & revenant*), Et lorsque le grand jour sera arrivé, & le grand œuvre achevé; à la lanterne.... à la lanterne.... à la lanterne.... (*Il sort*).

SCENE VI.

BONVOISIN, *seul, courant effrayé.*

AH, mon Dieu!... ah, mon Dieu!... Tison d'Enfer!.... Colone satanique!.... Que vais-je devenir!... (*Regardant de côté & d'autre*). Où est-il? N'y est-il plus?.... Ah, je crois l'entendre!.... Non; il est parti; il est parti. Dieu soit loué. C'est une terrible chose que la peur!.... Je n'ai jamais bien pu m'en corriger.... Ce n'est pas que je sois poltron, pourtant..... Oh, je vais me mettre sous la protection de trois ou quatre ferrailleurs qui viennent ici!.... Il n'osera pas m'attaquer..... Et puis, M. Fourmont qui est du Département!... Oh, dame, c'est qu'il ne badine pas, lui!... Allons allons; rentrons, & pour cause..... Aussi bien voilà l'heure qui approche, il faut voir si tout est en ordre. (*Il sort. Les Persans paroissent*).

SCENE VII.

USBEK, RHEDI.

USBEK.

SAIS-TU bien, cher Rhédi, que j'ai eu toutes les peines du monde à te rencontrer?

RHEDI.

Par la barbe d'Ali ! Je n'en ſuis pas ſurpris. Ce Dervis a de trop bonnes jambes pour un Perſan, dont la marche eſt ſage & réglée..... Depuis que je t'ai quitté, je crois avoir parcouru la Ville & les Fauxbourgs ; auſſi ſuis-je excédé de laſſitude. Mais à propos..... Parle-moi un peu de ton entretien avec cette belle Dame, qui m'a envoyé promener ſi leſtement pour reſter ſeule avec toi ?

USBEK.

Le croirois-tu ? C'eſt l'ennemie déclarée du bon Valville ; c'eſt elle qui l'a forcé de paſſer en Perſe.... Cela vient de m'être confirmé par ce digne Fourmont, auquel tu ſais que nous ſommes recommandés ; Démocrate auſſi ardent que cette femme eſt Ariſtocrate furieuſe.

RHEDI.

Nous étions donc tombés l'un & l'autre en de bonnes mains ? ... Ah, ce Dervis ! quel flux de paroles ! ... Que d'invectives contre ſes Légiſlateurs ! & que de careſſes inſidieuſes pour ſéduire ma crédule ignorance !.... Sans pouvoir me l'expliquer, mon cœur repouſſe ſes perfides démonſtrations : parlons plutôt de cet homme eſtimable qu'il me tarde de connoître....

USBEK.

C'eſt le digne ami de Valville.... même chaleur, même humeur bienfaiſante. Il exige abſolument que nous acceptions un logement dans ſa maiſon... (*Un Laquais paroît*). Mais que veut cet homme ? ... Que ſouhaites-vous, mon ami ?

LE LAQUAIS.

Meſſieurs, Madame la Marquiſe de Florival eſt dans la prochaine allée ; elle m'envoie vous prier de lui accorder un moment d'entretien.

USBEK.

Nous ſommes prêts à tous ſes commandemens ſublimes. (*Le Laquais ſort*). (*A Rhédi*). Que penſes-tu, Rhédi, de ce meſſage ?.

RHÉDI.

Il me paroît ſingulier, & même énigmatique ; mais nous allons en recevoir l'explication.

(*La Marquiſe paroît.*)

SCENE VIII.

USBEK, RHÉDI, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Il eſt apparent, Meſſieurs, que pour cette fois, ma préſence ici a droit de vous ſurprendre, puiſqu'elle n'eſt plus l'effet du haſard. (*A Usbek*). Dans l'entretien que nous avons eu tantôt enſemble, mon deſſein, Monſieur, étoit de vous prouver que j'avois d'autres vues que celles de la ſimple curioſité, & j'allois vous les expliquer lorſque nous avons été ſubitement interrompus par l'arrivée d'un homme dont j'ai pluſieurs raiſons de me méfier.

USBEK.

J'aurai, Madame, pour vos paroles, l'attention

la plus respectueuse; mais permettez que mon ami, témoin de mes plus secrettes pensées, soit présent à cet entretien.

LA MARQUISE.

Rien de plus naturel, puisqu'il doit être également intéressant pour l'un & pour l'autre. Je crois, Messieurs, pour abréger tout autre préambule, que vous êtes du nombre de ces ames privilégiées, qui dispensent du soin de les approfondir; & que, pour lier entre nous des rapports d'estime, il n'est pas besoin d'une très-ancienne connoissance.

RHEDI, *bas à Usbek.*

Prends garde à ce que tu vas répondre.

USBEK.

Vous m'avez pénétré sans doute, Madame, & cette estime, dont vous daignez me flater, est l'objet de tous mes desirs..... De grace, dites-moi, en quoi pourrois-je m'en rendre digne?

LA MARQUISE.

Avant de m'expliquer davantage, il m'importe de connoître votre sentiment sur la Constitution Française..... Je ne vous cache pas que j'ai cru m'appercevoir d'une certaine approbation.

RHEDI, *à part.*

Mais où veut-elle donc en venir?

USBEK.

Comment pourrois-je juger si rapidement d'un tableau si vaste, sur lequel j'ai eu à peine le temps

de fixer mes regards ?..... Qu'importe après tout mon opinion sur cet article ?..... Et que peut-elle avoir de commun avec ces liaisons aimables, où l'esprit & le cœur doivent seuls avoir quelque part ?

RHÉDI, *à part.*

Un Français ne diroit rien de mieux.

LA MARQUISE, *souriant.*

Je vous avertis que je ne suis pas venue pour entamer une conversation galante, mais pour vous faire éviter, s'il est possible, les pieges qui sont dressés sous vos pas..... Vous m'intéressez ; je le confesse, & je ne veux pas vous cacher, qu'étant en relation de lettres avec le Résident établi à Ispahan, je suis parfaitement informée des motifs de votre voyage & du mécontentement qu'il inspire à la Cour de Perse. Je sais que par de faux prestiges de liberté, on tentera d'égarer votre raison ; peut-être serez-vous bientôt imbus de ces coupables systêmes ; prevenez, croyez moi, une erreur si funeste..... Servez la cause des Rois..... Vous vous justifierez du soupçon de Sujets rebelles, le Résident deviendra votre médiateur auprès du Sophi, & vous aurez enfin le glorieux avantage de concourir au grand projet qui doit rétablir la dignité du Trône Français.

USBEK, *à Rhédi.*

Par Ali ! Je ne m'attendois pas à cette aventure... (*A la Marquise*). Vous m'étonnez, Madame, je dois en convenir ; j'étois loin de vous croire si bien informée..... Toutefois, je ne saurois me

perſuader que des manœuvres inteſtines, fuſſent un titre auprès du Roi des Rois, pour m'obtenir une grace que je veux mériter par d'autres ſoins.... Nous ſommes venus en France pour goûter les douceurs de la liberté, du repos, & non pour entrer dans d'obſcures machinations..... De grace, Madame, pardonnez un refus que votre eſprit & vos charmes rendent plus pénible, & croyez.....

LA MARQUISE.

Quoi, Monſieur; vous dédaigneriez l'occaſion ineſtimable qui vous eſt offerte!..... Ne vous le diſſimulez pas: l'air de la France eſt un poiſon mortel, dont tous les Etats repouſſent les atteintes: n'eſpérez jamais revoir votre Patrie, à moins que d'aller préſenter une tête coupable à vos ennemis.

USBEK, *avec fermeté.*

Ma tête eſt toute prête, s'il faut la racheter par une perfidie. (*Plus doucement*). Hé Madame! Croyez-moi, de grace; une intrigue de ce genre convient peu à votre ſexe; il lui faut de plus douces erreurs..... D'ailleurs, il faut vous l'avouer; une vexation atroce de votre ancien Gouvernement, exercée contre un Français, nommé Valville, établi à Iſpahan, avec lequel je ſuis lié d'amitié; cette vexation, dis-je, m'arme à jamais contre lui.

LA MARQUISE, *à part.*

Qu'entends je!..... Il parle de Valville?..... (*Haut*). Un Français?..... Ah, oui!..... Je..... je crois connoître ſon hiſtoire..... Il eſt vrai que le trait eſt affreux..... (*A part*). Je ſuis au ſupplice.

RHEDI.

Hé quoi, Madame, vous le connoîtriez! .... Vous apprendrez sans doute avec joie qu'il se disposoit, lors de notre départ, à préparer son portefeuille pour revenir en France;..... & sans doute son intention est de récriminer contre son lâche ennemi..... Mais, du moins, convenez, Madame, que vos nouvelles Loix sont bien sages, bien respectables, puisqu'elles font, à cet égard, tout le bien qu'elles peuvent faire.

USBEK.

Bon Valville! que je jouis d'avance du succès que le sort te prépare.

LA MARQUISE, *à part.*

Fourmont les a instruits, & je suis jouée..... retirons nous. (*Haut*). Je croyois, Messieurs, vous donner un avis important & des conseils sages, dont vous sauriez profiter..... Je me suis trompée.... Mon devoir maintenant est d'écrire en Perse; il est juste que l'on y soit instruit de vos intentions.

(*Elle sort*).

RHEDI.

C'est donc l'esprit d'une Européenne!.... Qu'il faut bénir cette salutaire dépendance de nos femmes d'Asie, qui les rend peut-être moins aimables, mais aussi bien moins dangereuses.....

(*Fourmont paroît*).

SCENE IX.

FOURMONT, USBEK, RHEDI.

FOURMONT.

ENFIN je vous retrouve... Ah, voilà ſans doute ce cher compagnon de voyage, que je n'avois pas encore eu le bonheur de rencontrer ?.. Mais... que ſignifie ce viſage ému ? .. Que vous ſeroit-il arrivé ? Parlez, je vous en conjure.

RHEDI.

Ah, Monſieur !.. Il vient de ſortir d'ici un Ange de ténebres, ſous les traits d'une femme, la Marquiſe de Florival... Elle a appris par ſon Correſpondant le ſujet de notre voyage; elle prétend que le ſeul moyen de rentrer en grace auprès du Sophi, c'eſt de nous aſſocier à ſes projets contre-révolutionnels... Mais ſi vous euſſiez pû jouir de ſa confuſion lorſque pour la déconcerter nous avons parlé de la diſgrace de Valville !... Par Ali ! j'avois du plaiſir à confondre ſa malice !...

USBEK.

J'avoue que je ſuis troublé des lumieres qu'elle poſſede ſur mon ſort... Je dois conſidérer cette fâcheuſe avanture comme l'avant-coureur de quelque grande diſgrace.

FOURMONT.

Ne craignez rien, mon cher Perſan... Comme vous avez pu le comprendre cette femme eſt une

intriguante, accoutumée au manege des Cours... Ses vices ſont ceux du temps où elle a vécu, eſpérons que nos nouvelles mœurs en adouciront les nuances trop odieuſes... Les inſenſés... ils prétendent ſervir la cauſe des Rois, mais la cauſe d'un bon Roi peut-elle ſe ſéparer de celle du Peuple ? Quels ſont ceux qui s'en ſéparent ?... Les Princes foibles, ou les Tyrans !

USBEK.

Elle va écrire en Perſe, & me repréſenter comme un ſéditieux, un rebelle, qui ſe diſpoſe à prêcher la Révolution dans ſon Pays.

FOURMONT.

Eh bien ! que vous importe ? Vous reſterez avec nous. Vous ne ſerez pas Courtiſan ou Miniſtre, mais Homme libre & Citoyen. L'un vaut bien l'autre. (*A Rhedi*). Qu'en penſez-vous ?

RHEDI.

Sans doute. Pour moi je ſuis tout réſigné aux événemens..... Mais, Monſieur, par tout ce que je vois & ce que j'entends, votre nouveau régime éprouve de grandes contrariétés ?

FOURMONT.

Mon Dieu ! Sûrement..... La Conſtitution reſſemble à une femme belle & vertueuſe, dans toutes les graces & la fraîcheur de la jeuneſſe. Les uns l'adorent, les autres la calomnient..... Mais que pourront les efforts de ſes ennemis contre tant de zélés défenſeurs. Vous les verrez tantôt parcourir

le Royaume, tantôt traverſer les mers..... Tous ſont dévoués à ſon ſervice..... Les *Lafayette*, les *Gouvion*, les *Courpon* ſont leurs dignes Chefs, les favoris de la Patrie.....

(*On entend le bruit du tambour*).

USBEK.

Qu'eſt-ce que ce tambour dont j'entends le bruit?

FOURMONT.

C'eſt pour les apprêts de la cérémonie que l'on deſtine aux manes d'un jeune Héros..... Si vous le deſirez nous irons voir au fond du Jardin les diſpoſitions de la fête.

USBEK.

Volontiers..... Mais quel en eſt le ſujet?

FOURMONT.

Il eſt ſublime, mais déplorable..... Je vous en ferai le récit durant la promenade. (*Pendant qu'ils ſortent d'un côté, entrent de l'autre les trois nouveaux Interlocuteurs*).

SCENE X.

MATHURIN, SANSQUARTIER, SIMON.

MATHURIN, *regardant de tous côtés.*

PARGUÉ, faut convenir que ce Jardin eſt ben biau! Bon Dieu, qu'il y a long-temps que je ne l'avions vu!... Mais quoi que c'eſt donc, Compere,

que ſte boutique là avec ces tables & ces chaiſes? M'eſt avis que c'eſt un Cabaret?.....

SANSQUARTIER, *riant.*

Parbleu oui; c'eſt un Cabaret où l'on te donnera de la limonnade & des tartelettes pour du vin..... en veux-tu?

MATURIN.

Non par ma fi: ſtapendant je boirions ben un petit coup, mais piſqu'il n'y en a pas, faut ben s'en paſſer..... Mais au moins prenons des chaiſes, car mardine je me ſens fatigué.

SIMON.

Allons, je le veux ben, Maître Mathurin.

SANSQUARTIER.

Allons; aſſeyons-nous; aſſeyons-nous.

(*Il ſort ſa pipe, & Mathurin ſa tabatiere*).

MATHURIN.

Mais, dites-donc, vous-autres. Quand eſt-ce donc ça qu'arriveront toutes ces belles compagnies?.... Pardine, je ſis parti à celle fin, de bonne heure, de not' village, & j'ons dit à Margueritte: tiens, femme, je m'en allons à la bonne Ville, pour voir un peu toute ſte belle çarimonie, qu'on dit qu'il doit y avoir pour c' pauv' bon jeune homme de Nancy, qu'on appelle Deſilles.

SANSQUARTIER.

Par la mort! moi, je n' voudrois pas la voir, ſte

çarimonie ; car tout' les fois que j'y penſe, ça m' fait fendre le cœur.

SIMON.

Eſt-ce que tu étois à Nanci donc, quand ce cruel événement eſt arrivé ?

SANSQUARTIER.

Que trop, de par tous les canons !.. Mais pas du mauvais côté, s'entend. C'étoit ça qu'étoit une horrible affaire !... Un Régiment d'un côté ; Un Régiment de l'aut', avec tous ces bons Bourgeois qui faiſoient morbleu bonne contenance... Et puis v'là ce brave jeune homme, ce cher enfant, qui ſe percipite devant la bouche du canon, & qui s'écrie, en pleurant : non vous ne tirerez pas, ou vous m'ôterez la vie !

MATHURIN & SIMON, *enſemble.*

Ah mon Dieu !... Eh ben ! Le canon a tiré ?

SANSQUATIER.

Oui, il a tiré ; & ſtapendant c' n'eſt pas le canon qui l'a tué.

MATHURIN & SIMON, *enſemble.*

Il ne l'a pas tué !

SANSQUARTIER.

Non, morbleu ! mais ben quat' décharges de canon que quatre Démons incarnés ont eu la barbarie, la cruauté, la lâcheté... Mon Dieu, que dirai-je ?... de lui lâcher deſſus. Ah, quand je m' rappelle c' pauv' enfant, avec ſon joli mi-

nois ; tout fracaſſé, ſanglant, étendu dans la pouſſiere.... Mille bombes !... S'il falloit coucher par terre, à moi ſeul trente ennemis ; ça n'eſt pas là l'embarras ; ça n' fait pas mal au cœur, au contraire ; mais, un ami !.. Un frere !.. Un compatriote !... Un héros !.. Oh !.. (*Il ſe couvre le viſage de ſes deux mains*).

SIMON, *s'eſſuyant les yeux.*

Ça fait pleurer, au moins.

MATHURIN, *de même.*

Ce cher enfant ! ça déchire l'ame, rien que de l'entendre dire : & il avoit ſon pere & ſa mere ?..

SANSQUARTIER.

Mon Dieu, oui, & qu'étoient de braves gens. On dit qu'on leur a fait ben des honneurs ; Mais, hélas ! ça ne leur rend pas leur enfant.

SIMON.

C'eſt donc pour ſe ſouvenir toujours de lui, qu'on vient poſer ici ſa portraiture de marbre ?

SANSQUARTIER.

Sans doute !.. Ça ne vaudra-t-il pas bien mieux que toutes ces ſtatues de je ne ſais qui, qui ne ſont là que pour la parade ? Généreux Enfant ! je n'ai pas pu te ſauver, mais je promets au bon Dieu de venir ici tous les jours, ſi je puis contempler ta reſſemblance. Voilà ce ſabre.... Eh ben ! je veux paſſer la lame au pied de ton Buſte ; ça m' donnera plus de cœur & d'amour pour la Patrie... *Saxe* & *Deſilles* ! vous aurez l' même pouvoir.

MATHURIN.

C'eſt ben dit. Mais écoute donc, Compere ; j'ai entendu dire aux compagnons de not' Village, qu'il alloit y avoir la guerre, avec les Ariſtocrates, là-bas ben loin ; & que tout le monde doit y aller. Sais-tu ben que je ne veux pas être le dernier. Jarni ! j'ai par là dans mon guernier une vieille carabine de mon Grand-Pere, qu'eſt un peu rouillée à la vérité ; & pis mon fuſil...

SIMON.

Comment Maître Mathurin ! vous laiſſeriez comme ça vot', femme, vos enfans ?

MATHURIN.

Pourquoi pas ? je les recommanderions à Dieu & aux braves gens, & je ne ſerions pas en peine. Morgué ! j'aurions du plaiſir à voir un peu le pays, & ſavoir ce que c'eſt que la guerre.

SANSQUARTIER.

Non pas ; non pas, Compere, ne faites pas ça. C'eſt à vous de reſter ; c'eſt à nous de marcher. Vous êtes not' Pere nourricier ; vous travaillez pour nous avoir du pain, c'eſt ben le moins que nous protégions vot' champ & vot' famille.... & pis, eſt-ce que nous n' ſommes pas payés pour ça donc ?... Allez ; allez, il y aura ben des chapeaux de reſte avant qu'ils ne viennent juſqu'ici. Je n' veux pas qu'il en reſte un morceau grand comme la main... des Ariſtocrates s'entend.

SIMON.

Et moi auſſi, je veux y aller ; c'eſt que j' ſais faire l'exercice da.

SANSQUARTIER.

Qui toi ?

SIMON.

Oui moi ! Pourquoi pas ?

SANSQUARTIER.

Ah ça, tu ne ſais pas ce qu'on dit de toi, dans ta compagnie ?

SIMON.

Non, & ben, qu'eſt-ce qu'on dit ? Voyons.

SANSQUARTIER.

On dit... Mais ne faut pas t' fâcher... On dit que t'es un petit brin Ariſtocrate, vois-tu.

SIMON.

Ça n'eſt pas vrai ; on n'a pas dit ça, & ſi tu n'étois pas Soldat, vois-tu ben ? Je t' dirois, à toi, que t'en as menti.

SANSQUARTIER, *mettant ſon chapeau de travers.*

Sais-tu ben Maitre Simon, que je m'appelle Sansquartier ; entens-tu ?

SIMON, *un peu effrayé.*

Hé mais..... doucement..... Je ne dis pas que je te dis ; je dis ſeulement que je te dirais..... que diable !

MATHURIN.

Allons; la paix, la paix.

SIMON.

Auſſi, il faut tout dire. Vous autres ſavez ben que je ſuis Cordonnier pour femme, de mon métier. Sans me vanter, j'ai beaucoup de pratiques parmi les Elégantes. Et ben, tout' les fois que j'allois rendre mon ouvrage: (*il contrefait la voix d'une femme*). « Hé bien, Maître Simon, mon » ami! Comment vont vos affaires? Bien mal ſans » doute. Pauvre Peuple! Comme on le mene! » Plus de privileges; toujours impôts ſur impôts. » Et ces nouvelles Lettres-parlantes.....»

MATHURIN.

Que veux-tu dire avec tes Lettres parlantes?

SIMON.

Hé, oui! Ce ſont des Lettres qu'on dit qu'il faut en acheter une tous les ans, lorſqu'on veut ſe faire Tailleur, Cordonnier ou aut' choſe.....

SANSQUARTIER.

Mais je crois que c'eſt Patente, & non parlante, qu'il faut dire.

SIMON.

Hé ben, Patente ſoit! Si bien donc que lorſque ces belles Dames & leurs Maris, m'avoient ainſi prôné, ça me chiffonnoit la cervelle, & ne m'bailloit pas de bonne humeur. Mais, voyez-vous?

J'ai depuis rencontré de braves gens, qui m'ont expliqué ça. Qu'il eſt injuſte de parmettre à l'un de gagner ſa vie & de le défendre à l'autre; qu'à préſent, qu'il n'y aura plus ni droits, ni dimes, ni privileges de Nobles, dame ! ça ira ben mieux qu'auparavant : & piſqu'à tout haſard, vaut mieux pour le moment donner qu'euque argent de plus, afin d'avoir ben du mal de moins.... Y a auſſi ces Cluques, où l'on entend dire de belles choſes ! Tu Dieu ! Comme ces gens-là ont la langue ben pendue !

MATHURIN.

Voyez donc ! C'eſt tout comme not' Curé d'aut'fois, à qui Dieu faſſe paix, quand il voudra avoir ſon ame. Jarniquoi ? C'étoit un Compere, qu'aimoit la bouteille, & pis un peu..... Enfin faut pas tout dire, de peur de trop parler. Tant y a, qu'il catéchiſoit ſi been nos femmes; il leur tribouloit tallement la çarvelle, qu'on eût dit qu'alles étions toutes enſorcelées. L'une pleuroit par-ci, l'autre querelloit par-là; gnia pas juſqu'à not' Marguerite, qu'eſt pourtant bonne criature, quoique un peu criarde : Hé bian ! quand alle revenait du Prône ou de la Confeſſe, c'étoit le diable à quatre.

SANSQUARTIER.

Sarpédieu, Compere ! Eſt-ce que vous ne ſavez pas manier un peu le gourdin ?

MATHURIN.

Vous ſavez ben, Compere, que je ſis bonhomme. Quand alle fait ſon ſabbat, je me bouche les oreilles ou je m'en va; c'eſt le pus court.

SANSQUARTIER.

Par le ventre ? Si j'avois une femme qui vint ainſi me carrillonner, & pour Monſieur le Curé encore.... Oh, je la mettrois à la raiſon.

MATHURIN.

Baſte, baſte ! ſoit dit : pour vous revenir que ce Curé n'eſt pas not' Curé, parce qu'il n'a pas voulu faire ſon ſarment comme ben d'autres. J'avons tretous nommé ſon Vicaire, qu'eſt un brave & digne homme; & ſavant.... Oh, pour ſtila n'eſt pas Ariſtocrate : & ben depis ce temps, on ne diroit pas que not' Village ſoit le même.... Nos femmes ſont douces comme des moutons ; & ſavez-vous ce qu' nous faiſons le Dimanche ; au lieu d'aller au cabaret, boire, jurer, jouer & perdre not' argent ?

SANSQUARTIER.

Parie que vous faites l'exercice.

MATHURIN.

Oui, queuquefois. Mais not' Curé dit qu'il faut auſſi nous exercer l'eſprit & le cœur ; & à celle fin, il nous mene tous les Dimanches ſous la Hale, hommes, femmes, enfans ; & pis il tire de ſa poche une feuille, qu'on appelle... attendez donc, la feuille..... (SANSQUARTIER & SIMON) La feuille Villageoiſe.

MATHURIN.

Oui, la Feuille Villageoiſe. Oh Dame, quelle eſt bian nommée ! Alle parle comme un livre,

ſte feuille-là. Il y a de tout ; des nouvelles de par-ci, des nouvelles de par-là. Ça vous dit comment faut ſemer le tabac; & pis pour la géoméraſie; & pis des choſes qui vont là (*montrant ſon cœur*), tallement que lorſqu'on a bian écouté, il ſemble qu'on ne peut pas s'empêcher d'êt' honnête homme.

SANSQUARTIER.

Faut convenir, Compere Mathurin, que nous ſommes dans un ben meilleur temps que par le paſſé ! On ne s'occupoit pas ainſi aut'fois d'inſtruire le pauvre Peuple. Mort de ma vie ! ſembloit au contraire que plus il étoit ignorant, mieux ça valoit. Par exemple, quand un garçon du village ſe faiſoit Soldat, on diſoit: c'eſt un vaurien, un garnement qui n'a pas le ſou ; v'là qu'il s'eſt engagé : au lieu qu'à préſent, on nous témoigne d' l'eſtime comme à de braves gens. N'y a pus de milice ; nous avons le gouſſet mieux garni, & les Bourgeois nous font des politeſſes. Falloit voir, lorſque ces Meſſieurs d' la Garde nationale nous ont invités à quelque repas, comme ils étoient affables & polis.

MATHURIN.

Comment morgué, t'as fricoté avec des Meſſieurs ?

SANSQUARTIER.

Parbleu oui. Oh ! c'eſt là qu'il y a de bon vin.

MATHURIN.

Et tu n'as jamais lâché de juron ?

SANSQUARTIER.

Non, morbleu, je n'ai pas juré : tant ſeulement une fois ; on avoit porté tant de raſades à la ſanté du Général, à la ſanté du Capitaine, à la ſanté du Caporal, que, par la mort ! je commençois à voir double ; mais la Franchiſe étoit à mon côté, & v'là qu'i m' donne un grand coup de coude, & qu'i m' dit : Camarade, nous ne ſommes pas ici à la chambrée, entensd-tu ? mil' Dieux ! j'eus plus d' peur que ſi j'euſſe entendu cent coups de canons !

MATHURIN, *apperçevant les Perſans.*

Sanſquartier, regarde donc derriere, ces Meſſieurs, en grands bonnets & en robes de chambres ; m'eſt avis qu'i ſont malades, & qu'i nous écoutent.

SANSQUARTIER.

Tais-toi, Nigaud : Tu n' vois pas que ce ſont des Turcs ?

SIMON.

Des Turcs ! queus annimaux ſont ça, des Turcs ?

SANSQUARTIER.

Ce ne ſont pas des annimaux ; ce ſont des hommes. Faut voir ça à la guerre : on dit qu'on les tue comm' mouches. . . . Mais à préſent ils ſe battent comm' des enragés.

SCENE XI.

FOURMONT, USBEK, RHEDY;
Les Précédens.

FOURMONT.

MEs enfans, que nous ne vous dérangions pas : vous êtes venus, sans doute pour voir la Fête ?

MATHURIN.

Dame, oui, Monsieur, si c'était de vot' bonté d' nous dire si n'y a encore pour ben long-tems.

FOURMONT.

Elle ne peut tarder. Nous avons vu au fond du jardin des Troupes qui se préparent à s'avancer.

MATHURIN.

Parguenne, faut aller voir ça.... Grand-merci mon bon Monsieur. Vot' sarviteur.

SANSQUARTIER.

Allons, allons. Vot' sarviteur, Messieurs.

(*Ils saluent & sortent*).

FOURMONT.

Adieu, adieu, mes bons amis... (*Aux Persans*). Par exemple, je voudrois vous faire écouter les conversations naïves de ces bonnes gens sur la Révolution; ce seroit, j'ose le dire, son plus digne éloge...

USBEK.

Ah ! Monsieur, que faut-il de plus que ce que nous venons de voir & d'entendre ? Qu'elle est grande la Nation qui sait ainsi honorer les belles actions ! Rhédi, on ne rencontre point en Perse ces statues, ces monumens qui éternisent la mémoire des grands hommes. (*Pendant qu'il parle, Sélim paroît, avec des lettres à la main*).

RHÉDI.

Ah, cher Usbek ! voici des lettres d'Ispahan.

USBEK.

Seroit-il possible !... Ah, Monsieur permettez.... Ce sont les premieres nouvelles depuis mon départ... Mais quelle émotion ! ma main tremble... Les menaces de cette Marquise... Que vois-je cette lettre ne vient pas d'Ispahan ; c'est de Marseille (*Il l'ouvre*). Quoi !.. c'est Valville lui-même.

USBEK, *lit.*

« Cher Usbek, depuis ton départ le Visir a » porté ses accusations perfides auprès du Trône. » Le Sophi ne doute point que tu ne sois un » ennemi de l'Etat, un transfuge parjure, car il » sait que tes pas ont tourné vers la France. J'ai » parlé pour ta défense en ami courageux & fidele ; » mais que peut le zele de l'amitié, contre la » haine des Tyrans ? Que te dirois-je !... tes terres » sont saisies, tes femmes enlevées, ta tête proscrite. Je te rapporte de tes richesses & de celles » de Rhédi, tout ce dont il étoit possible de dis- » poser. J'aurois fait davantage, mais averti que

» le Sophi étoit offensé de ma franchise ; & que » le Résident cherchoit à me nuire, j'ai cru devoir » précipiter mon départ. J'arrive à Marseille, » échappé pour la seconde fois aux atteintes du » Despotisme ; & dans peu de jours j'espere embras- » ser Usbek, Rhédi, mon ami Fourmont & toute » ma famille ». (*Usbek consterné à Rhédi*). Rhédi ! les voilà donc accomplis ces affreux présages !... l'infâme Visir a consommé son odieuse trame !.... J'aurois pu mépriser la perte de mes biens ! mais mon honneur sacrifié !... mais ce Serail ?... Asyle rédoutable !... Propriété sacrée !... & toi, que j'enleve à ton pays, à tes biens, à ta famille, ami trop fidele & trop malheureux !

FOURMONT, *à part.*

Femme artificieuse ; tu ne jouiras pas de ce moment de triomphe !

RHEDI.

Hé ! Que m'importe une Patrie barbare qui dévore ses enfans ! Par-tout où nous serons ensemble, pourrois-je me croire à plaindre ? L'amitié consolante & industrieuse n'est-elle pas le premier des biens ? Pense-tu qu' après avoir respiré sous le ciel de la liberté, il me fût facile de ramper de nouveau sur le sol aride de la tyrannie ?... Valville, enfin, cet ami généreux ne vient-il pas à notre secours ?

FOURMONT, *à part.*

Et c'étoient les esclaves d'un Despote !... (*Haut*). Mes chers amis je sais que les Tyrans ne frappent pas à demi dans ces Contrées barbares ; mais ré-

jouiſſez vous d'être ſur une terre hoſpitaliere où vous n'avez plus rien à craindre. Laiſſez-moi partager avec notre digne ami Valville, la douceur de vous obliger. Ma maiſon eſt préparée ; ma femme, mes enfans vous attendent, vous en ſerez reçus, non point en étrangers, mais en amis & en freres... Je vois bien que vous tenez encore à votre Serrail, à vos Eſclaves, à vos dignités ; mais, bon Dieu ! queſt-ce que tout cela auprès de ces deux tréſors ineſtimables : la liberté & des bonnes Loix.

USBEK.

Chrétien généreux ! vos paroles ſoulagent mon ame, comme la roſée qui tombe ſur une fleur mourante. Je ne refuſerai point les conſolations d'un ami de l'humanité ; ce ſeroit lui dérober une jouiſſance. Oui, je ſens que je pourrai bénir ma diſgrace... Mon ame s'éleve, & conçoit des ſentimens inconnus juſqu'à ce jour... Je vous devrai une vie nouvelle, une Patrie, & juſqu'aux vertus qui la font mériter.

RHEDI, *avec feu.*

Oui, je le jure, je ſerai Français. Je dépouille en cet inſtant toutes les penſées, toutes les affections, étrangeres à cette Nation généreuſe. Je lui conſacre mes travaux & ma vie ; trop heureux de payer de mon ſang s'il le faut, le droit de devenir homme & Citoyen.

FOURMONT.

Oui, mes amis ; avec de la grandeur d'ame, & le germe des vertus civiques, on eſt vraiment

digne de trouver une Patrie chez des Français. félicitons nous tous enſembles du retour prochain du meilleur & du plus cher de tous les amis. (*On entend un bruit de peuple*). Voici le Peuple ; tout ſe prépare pour la Fête ; ne penſons plus qu'à jouir du touchant ſpectacle qu'elle va nous préſenter.

SCENE XII & derniere.

LES *PRÉCÉDENS*, MATHURIN, SANS-QUARTIER, SIMON, *GENS de tous états, arrivent ſur la Scene ; on entend le bruit du tambour & d'une marche guerriere.*

Une POISSARDE.

ENFIN, le v'là donc arrivé c' biau jour ! J'allons voir cette chere face tout à not' aiſe.

Deuxieme POISSARDE.

Ah, Commere, il y aura ben du plaiſir de la regarder ! mais auſſi c'eſt ben triſte de penſer que ce cher enfant n'eſt pus que du marbre.

Premiere POISSARDE.

Eh bian ! que veux-tu ? un de pardu, cent de retrouvés. Va, va ; ça nous en fera venir d'autres. Vois-tu, Commere, j'ai toujours entendu dire que, quand i' i' en a un qui fait une bonn' action, i' y en a tout d' ſuite pus de mille qu' ont envie d'en faire autant... Mais, dis-moi donc, Commere, qu'eſt-ce donc que ces biaux Meſſieurs ?

Mon Dieu, qu'i ſont drol'ment habillés ! ça a l'air d'un' farce.

La deuxieme POISSARDE.

Eh ! voyez donc ma mie Michau. Eſt-ce que tu n'en a jamais vu donc ? Eſt-ce que tu ne te ſouviens pas du Bourgeois-Gentilhomme ? c'eſt la même choſe.

La premiere POISSARDE.

T'as raiſon... Mais, Dame ! v'là les trompettes, les tambours, les pavillons, toute la fanfare : morguenne que ce ſera biau !

(*Elles ſautent d'aiſe, & ſe rangent avec la foule. Arrivée des Gardes nationales ; on appercoit le buſte de Deſilles, porté par quatre Officiers ; un autre porte la couronne. Le Commandant, qui eſt à la tête des Troupes prend la couronne, s'avance, & dit*) :

LE COMMANDANT.

Citoyens, voilà celui que nous avons tous pleuré ! Ce n'eſt point une ſtatue orgueilleuſe, chargée de dépouilles guerrieres, ni d'emblêmes faſtueux ; c'eſt un buſte ſimple, noble, modeſte comme celui qu'il repréſente. Une couronne de laurier uni au chêne, eſt ſon unique ornement. Citoyens, ſi Deſilles fut un héros dans ſon adoleſcence, que ne devions-nous pas attendre de l'âge de la force & des grandes vertus ? Nous l'avons perdu, mais ſa cendre reſpire ; ſemblable au feu ſacré dont les Veſtales étoient dépoſitaires, chaque bon Français en a recueilli des étincelles ; il n'en eſt aucun qui ne fût prêt à ſuivre un ſi grand exem-

ple. Citoyens, les Curtius, les Décius rendirent Rome invincible : pourquoi ne le ſerions nous pas ? Deſilles s'eſt dévoué. Mais Rome n'employa ſon courage qu'à enchaîner les Nations ; le nôtre ne doit ſervir qu'à défendre notre liberté, car il n'eſt plus pour nous d'autre deviſe que celle de vivre libre ou mourir.

(*Tous s'écrient*) :

Vivre libres ou mourir.

(*Le Commandant place la couronne. Lorſque tout eſt achevé, Fourmont préſente les deux Perſans au Commandant.*

FOURMONT.

Permettez-moi, Monſieur, de vous préſenter deux Etrangers, Perſans, d'un rang diſtingué dans leur Pays, qui me ſont recommandés. Ils ont échappé aux fureurs des Deſpotes d'Aſie, aux ſéductions perfides des ci-devant Deſpotes de France, & deſirent ſe vouer au ſervice de la Patrie.

LE COMMANDANT.

On ne doute point, Monſieur, que ceux dont vous vous déclarez le Patron, ne ſoient dignes de l'eſtime & de la confiance publique : la France doit s'honorer d'une telle adoption. Puiſſe cet exemple apprendre aux Nations qu'elle ne met pas moins de gloire à protéger les opprimés qu'à confondre les Tyrans. (*Il ſalue les Perſans qui répondent par une révérence très-profonde, & il leur offre une cocarde*).

LE COMMANDANT, *au Peuple.*

Mes amis, quoique cette cérémonie ſoit grave

& touchante, qu'elle n'inspire pas de tristesse. Réjouissons-nous plutôt d'avoir des Héros, lorsque tant d'autres peuples n'ont que des esclaves.

MATHURIN *à Sansquartier.*

Parguenne, Compere, pisque c'est ainsi, j'ons envie de chanter queuq' couplets qu'ont été faits par not' Marguillier.

SANSQUARTIER.

Je le veux ben. Je chanterai moi aussi, morbleu; je me sens tout transporté.

SIMON.

Et moi aussi dà; je ne veux pas en avoir le dernier.

MATHURIN.

VAUDEVILLES.

AIR: J'aime mieux ma mie, ô gué!

Mes amis, en c' biau jour,
C'est chose mêlée;
Tristesse & joie, tour à-tour,
Y donne' la poussée.
Morgué, qu'il est biau d' mourir
Quand on est sûr d' jouir
De tant d' renommée, ô gué;
De tant d' renommée. (*Bis & Chorus*).

Aut'fois l'on n' voyoit pas
Tant d' réjouissances;

Dans l'oubli tomboient, hélas !
Biaux faits & vaillances ;
Falloit êt' d' grands ſeigneurs
Pour avoir tous les honneurs :
Quelle différence, ô gué ! *Bis* (*Chorus*).

Je n' craindrons plus, Dieu merci,
Dîmes ni Gabelles ;
Ni d'un ſeigneur endurci
La morgue cruelle :
L'on dit que d' not' bon Henri,
On ſuit le projet chéri :
La bonne nouvelle, ô gué ! *Bis* (*Chorus*).

SIMON, *même air.*

On dit que nous allons voir
Bientôt une armée,
De grands fantômes tous noirs
Comm' la cheminée.
Mais tu ſais que d'puis long-temps
L'on n' croit plus aux revenans :
Ce n'eſt que fumée, ô gué ! *Bis.* (*Chorus*).

Que l'on vienne maintenant
M' chanter ſte antienne ;
Je leur répondrai gaîment :
» Troupe monarchienne :
» Pour tous vos lutins errans
» Nos tambours ſont ſuffiſans :
» Va t'en voir s'ils viennent, Jean ;
» Va t'en voir s'ils viennent ». *Bis.* (*Chorus*).

SANSQUARTIER,

A mon tour à présent.

AIR : Vive Henri IV.

Vive Desilles,
Vive ce cher enfant ! *Bis.*
Pour nos bons drilles,
Quel exemple éclatant :
Vive Desilles,
Vive ce cher enfant ! (*Bis & Chorus*).

Pour la Patrie
Est-il plus doux espoir ? *Bis.*
Perdre la vie,
C'est plaisir, c'est devoir :
Pour la Patrie
Est-il plus doux espoir ? (*Bis & Chorus*).

France chérie,
Ne crains plus désormais,
Ligue ennemie,
Nous bravons tous vos traits,
France chérie,
Ne crains plus désormais. (*Bis & Chorus*).

Pour te défendre,
S'il faut mille héros,
De cette cendre,
Ils naîtront aussi-tôt
Pour te défendre
Il faut mille héros. (*Bis & Chorus*).

UNE POISSARDE.

Hé moi ! Croyez-vous donc que je n'aie rien à dire ?

AIR : Ah, ça ira, ça ira, ça ira.

C'eſt le refrain qu'eſt à la mode !
Ah, ça ira, ça ira, ça ira !
Faut le prend' pour not' *libera.*
A pus d' quatre il eſt incommode ;
Mais n' faut pas s'étonner pour ça :
Ah, ça ira, ça ira, ça ira !
C'eſt le refrain qu'eſt à la mode ;
Ah, ça ira, *le refrain ci-deſſus.*

Si les Pandours des Pais-Bas
Viennent chez nous faire fracas,
En leur baillant la chiquenaude,
Gnia qu'à leur chanter comm' ça :
Ah, ça ira. *le refrain bis.*

(*Le refrain ſe répete en chœur, & le Spectacle eſt terminé par un Divertiſſement*).

FIN.

PIECES RELATIVES

AUX PERSANS A PARIS.

EXTRAIT du Journal de Bordeaux, des 21 & 23 Juin 1791.

SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA CONSTITUTION.

Hier, à la séance publique de la Société des Amis de la Constitution, on a annoncé une députation de MM. les Administrateurs & Acteurs du Théâtre de Bordeaux.

On a introduit MM. *Hus pere*, *Laméry*, *Lecouvreur*, *Paulin*, *Teyssere & Fusier*. M. *Laméry*, Orateur de la Députation, a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS,

« En paroissant devant une Assemblée de Citoyens, qui, pleins de zele pour le bien de l'État, négligent quelquefois leurs affaires personnelles, pour ne s'occupper que des intérêts de la patrie, on éprouve un noble enthousiasme, mêlé d'admiration & de respect ; le cœur est vivement ému, & aucune expression ne peut rendre la sensibilité dont il est affecté : c'est la position où nous nous trouvons. Mes Camarades & moi, Messieurs, nous ne pouvons vous offrir qu'un silence respectueux ; daignez, je vous en supplie, l'interprêter comme la preuve la plus sûre de la sincérité des Sentimens dont nous sommes vraîment pénétrés.

Dans ce moment-ci, nous avons le bonheur d'être chargés d'un Ouvrage qui vous est dédié, Messieurs ; nous en avons fixé la représentation à Mercredi prochain. Jaloux d'être honorés de votre présence, nous vous prions de venir juger du zele qui nous anime, dès qu'il s'agit de ce qui peut vous intéresser. Heureux si cette Piece vraîment patriotique, nous procure l'avantage de vous voir plus souvent à notre Spectacle ! Nous nous rappellerons tou-

jours avec transport & la digne Citoyenne qui nous a enrichi de son Ouvrage, & le jour où nous avons paru devant vous, Messieurs, & nous dirons : . . . . . C'est au plus beau moment de notre vie, que nous sommes redevables d'une faveur que nous ambitionnions depuis si long-temps ».

M. *Marandon* qui occupoit le fauteuil, en l'absence de M. *Ducos fils*, Président, a remercié la Députation & l'a invitée à assister à la séance.

La piece annoncée dans le discours de MM. les Députés du Théâtre de Bordeaux est intitulée, *Les Persans à Paris*, c'est l'ouvrage d'une Citoyenne de cette Ville qui en a fait hommage à la Société des Amis de la Constitution. Si nous jugeons cette production dramatique, d'après le rapport qui en a été fait par le Comité de Correspondance de la Société, chargé de son examen, nous pouvons assurer d'avance qu'elle sera agréable à nos Concitoyens. Des caracteres bien dessinés, un style élégant & facile, un dialogue vif & soutenu, des sentimens nobles & généreux ; voilà ce que nous avons remarqué dans les scenes de cette Comédie qui ont été lues à la tribune *Usbek* & *Rhédi*, principaux personnages, sont les mêmes que *Montesquieu* a employé dans ses *Lettres Persannes* ; & l'on s'appercevra que l'auteur a manié souvent avec art les pinceaux gracieux du Peintre d'*Arzace* & du *Temple de Gnide*. Nous rendrons compte de l'effet qu'aura produit cet ouvrage à la représentation.

J'allai voir jouer hier sur le grand théâtre la piece patriotique des *Persans à Paris*, par une Citoyenne de cette Ville. Permettez-moi de vous en entretenir un instant. Instruire les bons Citoyens des douces émotions qu'elle m'a causées, c'est les inviter à les aller partager.

Je ne vous parlerai point de cette Comédie en Littérateur ; c'est sans doute un hommage dont je prive son Auteur ; car, l'ouvrage, considéré seulement comme production littéraire, mérite de vrais éloges ; mais le sentiment chez moi a fait tort à la réflexion, & l'enthousiasme n'est pas un état de l'ame qui dispose à l'examen & à l'analyse ; qu'un autre rende compte de cette production. J'aime mieux rendre compte, moi, du plaisir qu'elle m'a donné : je la juge avec mon cœur, plutôt qu'avec mon esprit, en Démocrate plutôt qu'en (ci-devant) Associé du Musée.

Je me contenterai donc d'annoncer que l'intérêt de cette jolie Comédie eſt auſſi vif qu'une intrigue très-légere pouvoit le permettre ; que ſon ſtyle réunit à la correction & à l'élégance, de la fermeté & très-ſouvent de la vraie chaleur ; que ſon dialogue toujours vif & naturel eſt ſemé de ces traits pleins de fineſſe, qui font ſourire l'eſprit, & de ces mots heureuſement plaiſans, qui font circuler le rire comique ; qu'enfin les caracteres en ſont ſagement deſſinés & conſtamment ſoutenus ; que celui du *Patriote* ſur-tout annonce dans l'Auteur un véritable talent dramatique.

Mais le mérite qui m'a principalement touché dans cette Piece, celui qui m'empêche peut-être en ce moment de rendre une juſtice aſſez étendue à ſes autres beautés, c'eſt le patriotiſme brûlant qui l'a dicté & qui y reſpire à chaque phraſe ; c'eſt une apologie de la Révolution miſe en action ; l'Auteur a prouvé qu'elle l'aimoit en connoiſſance de cauſe ; elle a mis en ſcene de ces gens qu'on nomme *Ariſtocrates* ; elle a placé dans leur bouche, avec plus de force & de ſel qu'ils ne ſavent en mettre eux-mêmes, ces déclamations ſurannées, ces triſtes plaiſanteries, ces argumens traînés qui ſont aujourd'hui leurs dernieres armes. Ces perſonnages, à la vérité, ſeroient mieux dans la nature, ſi l'Auteur leur avoit donné moins d'eſprit ; mais elle n'a coloré leur plat ſyſtême, que pour le mieux pulvériſer avec le ſecours ſeul du bon ſens & de la ſaine raiſon. Ces deux Perſans, nouveaux débarqués à Paris, n'ont pas même lu la déclaration des droits ; mais la droiture de leur cœur & la juſteſſe de leur eſprit ſuffit, ſans l'aide des lumieres, pour confondre & terraſſer les malveillans qui les inveſtiſſent à leur arrivée, pour tirer partir de leur ignorance.

Le Peuple a écouté cet ouvrage avec une attention qui n'a été troublée que par le bruit fréquent des applaudiſſemens : il eſt vrai qu'il ſe montre plus tranquille au Spectacle, depuis qu'une Garde n'eſt plus là, pour lui impoſer ſilence. Les loges elles-mêmes ſe ſont montrées fort démocratiques ; elles ont partagé l'enthouſiaſme du Parterre, & répété joyeuſement le refrain de l'air national, *ça ira*. C'étoit une vraie fête patriotique que la repréſentation de la Piece nouvelle. Quelques Ariſtocrates paroiſſoient ne point partager la douce ſatisfaction du public ; mais comme l'effet des contraſtes eſt d'exciter le rire, la mine ſombre & alongée de ces Meſſieurs a ajouté à la joie générale,